

Des maux croisés

Monique GOUTTE ©

*Nous ne nous approchons de la vérité que
dans la mesure où nous nous éloignons de la vie*

Socrate

Petit fils du derviche tourneur Mesa Mustanovic, il avait fait de brillantes études à Paris puis à Londres. Sa mère en éprouvait une immense fierté, elle qui avait dû élever seule ses cinq enfants, après la mort de Selim, son mari. Elle avait alors trente ans, lui quarante de plus. Leur modeste demeure jouxtait presque la mosquée et nombre de fidèles y faisaient une courte halte : elle servait volontiers un rafraîchissement, offrait un baklava qu'elle confectionnait à la perfection, dosant impeccablement miel et noix, ce que ne parvenait pas sa seule fille, Yasmina, qui lui paraissait de jour en jour plus étrange, étrangère même.

Il rentrait au pays. Enfin, ce qu'il en restait. Les façades trouées se dévoilaient maintenant, l'asphalte avait disparu par endroits, faisant brinquebaler sa Lancia et le secouant, parfois violemment. Il sentait monter en lui un sentiment de haine, vite compensé par celui du devoir qu'il allait accomplir, se répétant en lui-même *Allah est grand, Allah est grand*.

C'est à Londres qu'il avait rencontré Kemal, bosniaque comme lui. Il n'oublierait jamais cette longue conversation qu'il avait eue, un soir, devant un plateau d'entrées, dans ce restaurant égyptien. Il aimait ce lieu, les mosaïques qui recouvraient les murs, les décors de stuc et les arcades ciselées qui lui rappelaient la maison de son grand père. Sa famille était reconnue alors, il était l'héritier du sage...

Puis les serbes étaient arrivés...les horreurs de ce qui suivit sont tellement indicibles qu'Hassan s'arrêta tout à coup et sortit de sa voiture pour avaler une grande bouffée d'air pur. Oui, il les vengerait tous. Et il ferait comprendre à Yasmina quelle est sa place dans ce monde qu'Allah a créé...Lui et ses frères retrouveront la splendeur passée, les honneurs d'antan...

Bientôt ils seront au paradis d'Allah : l'attentat kamikaze était programmé dans moins de deux semaines.

La réforme agraire se poursuivait. En cette année 1951, Sacha marchait d'un pas alerte malgré la chaleur étouffante de ce mois de juillet. Ses camarades l'avaient élu pour aller sillonner les campagnes de Slavonie et convaincre les paysans de céder une partie de leurs terres pour le bien commun. Finis les individualismes, les inégalités... **Bratsvo i jedinstvo**, Fraternité et Unité seraient le moteur pour ce nouveau pays promu à un avenir florissant.

Comment eût-il pu en être autrement, avec à sa tête un homme aussi extraordinaire que Josip Broz, que l'on nommait Tito maintenant. Lui qui avait eu le courage, le cran, l'intelligence, de s'opposer à Staline. Lui qui réussissait à réunir tous ces peuples : slovènes, croates, bosniaques, serbes, macédoniens, sous la même bannière. Et le pays, ne regorgeait-il pas de richesses, comme on pouvait le lire dans les journaux ? Oui, cela ne faisait aucun doute : la Yougoslavie allait connaître un essor sans pareil. **Naprijed u buducnosti, en avant vers l'avenir** : Sacha scandait cet oukase avec l'enthousiasme et la naïveté que lui conférait sa jeunesse.

De son enfance, il avait conservé de douloureux souvenirs et les cauchemars persistaient. La guerre battait son plein alors, dans ce petit village de Bosnie où il vivait modestement, avec sa mère et son grand père. Celui-ci, issu de la bourgeoisie, avait émigré de Tchécoslovaquie où il avait laissé usine et biens. Démocrate libéral, il n'osait guère participer aux discussions politiques, qui pourtant étaient devenues l'affaire de tous. Taciturne, le regard clair glacial, il en imposait par sa stature et son allure à son petit-fils Sacha.

Pendant des années, Sacha servît son pays, tel un petit soldat loyal, persuadé que l'autogestion était le seul système valable. Puis son regard se fit plus critique.

Son meilleur ami Eugen, venait d'être interné sur l'île Nue et à son retour, lorsqu'il lui fit le récit de ces deux années d'incarcération, l'image bienveillante et admirative que Sacha avait de Tito et de ses acolytes commença à s'effriter.

L'île nue n'était qu'une grande étendue de sable et de rochers. Aucune végétation n'y poussait. Ce qui dominait : la lumière crue sur le calcaire clair et la chaleur torride. Lieu réservé aux opposants politiques, longtemps on méconnut son existence.

La peur d'en parler, pour ceux qui y avaient séjourné, associée à la volonté d'oublier, justifiaient ce mutisme. Eugen ne dévoila qu'à très peu de personnes le drame qu'il vécut.

Le trajet avait été long et pénible.

- *Viens ici* ! hurla un homme en uniforme, son arme d'une main, de l'autre un bandeau qu'il appliqua aussitôt sur les yeux d'Eugen. Il entendit le grincement d'une porte, sentit le canon de l'arme dans son dos et fut poussé brutalement dans une pièce. Combien étaient-ils ? Il l'ignorait mais la volée de coups qui s'ensuivit lui fit penser qu'ils pourraient être une cinquantaine.

- *c'est seulement pour te souhaiter la bienvenue !* On le poussait, le faisait tourner sur lui-même, avec chaque fois une nouvelle bastonnade. Il avait les côtes brisées, sentait ses lèvres gonflées et la douleur le tailladait dans son corps tout entier.

Fraternité et unité ! En avant vers l'avenir !

Douze heures par jour, pendant des mois, des années, Eugen, jadis étudiant en architecture, expérimenta le mythe de Sisyphe : il lui fallait monter au sommet des rochers, quantité de pierres qu'il devait ensuite redescendre. Inlassablement il se livrait au déplacement de roches, de haut en bas puis de bas en haut. Les bourreaux alternaient sévices et séquences fraternelles, pendant lesquelles on discutait et sondait si la conscience politique était rétablie. Eugen pensait souvent à Vesna sa fidèle amie. Il savait qu'elle lui vouait amour et admiration. A ses côtés, il se sentait apaisé et important. C'est sans doute ce qui le poussera plus tard à l'épouser. Mais il ne connaîtra vraiment la passion qu'avec Linda, jeune berlinoise rencontrée lors d'un colloque international. Sa double vie ne cessa qu'à sa mort.

Sacha aurait été incapable de vivre un amour caché. Entier, il était attiré par des Antigone, qui comme lui, voulaient tout, tout de suite. Quelques-unes traversèrent sa vie. Ce fut houleux, douloureux, ce fut passionnément.

Sa vérité à lui, elle était là : dans l'amour.

Elle accourut au devant de son fils Hassan et le serra fort dans ses bras.
Dieu merci !te voilà enfin ! Entre vite, ils t'attendent tous.

Ses trois frères étaient debout, devant le chambranle de la porte d'entrée, le visage tendu par une émotion mal contenue. De tous les enfants d'Ana, Hassan était considéré comme le plus apte à succéder à son père, à devenir le chef du clan familial, celui en qui on avait confiance, qui forçait l'admiration, inspirait dévouement et obéissance.

Ils s'assirent autour de la grande table en bois de hêtre, tandis qu'Ana se faufila dans la cuisine, en revînt avec quantité de plats préparés pour l'occasion et une *djezva* de café brûlant. *Où est Yasmina ?* lui demanda Hassan avant qu'elle ne se retire, pour laisser les hommes entre eux. *Elle ne devrait pas tarder.* Elle n'en savait rien, redoutait le courroux de ses fils à l'égard de leur jeune sœur qui n'en faisait qu'à sa tête. Elle souhaitait quitter le pays pour aller travailler à l'étranger...disait étouffer ici. Elle rêvait devant les pages des magazines féminins, qui montraient de merveilleuses créatures vêtues drapées dans des mousselines légères, osant dévoiler leurs formes, le visage parfaitement maquillé...Et surtout elle avait rencontré Viéran, dont la famille ne cachait pas son sentiment nationaliste croate. Yasmina ne serait jamais admise dans un tel milieu. Ana avait tenté de le lui expliquer, mais en vain. Elle se remémorait leur dernière conversation.

- Viéran ne s'intéresse pas à toi, mais à ta beauté

Il ne veut que ton corps et quand il l'aura eu, il se tournera vers une autre. Et toi, tu seras déshonorée !tu seras la honte de nous tous !comment ne le vois-tu pas ?

-Maman, tu ne le connais pas et tu parles comme si les choses n'avaient pas évolué.

- Tu ne respectes plus rien, Yasmina ! Ton père doit être bien malheureux en ce moment, de là où il est.

- Laisse papa ! de toute façon, je suis sûre du contraire. Qu'il ne veut que mon bonheur. D'ailleurs, il me l'a assez répété de son vivant.

- ton bonheur, c'est de vivre aux côtés d'un bosniaque musulman, de lui être fidèle et dévouée. Non de se pavaner aux bras d'un jeune coq

croate qui ne connaît rien de l'Islam et qui ricane avec ses amis sur nos coutumes. Tu le sais, ma fille, ne t'aveugle pas par caprice !

-alors je suis capricieuse, impie et quoi encore ?! Tu sais ce que tu es toi ? Une pauvre femme vieille avant l'âge, qui n'aura rien connu de la vie, triste, ennuyeuse et sur le point d'être méchante, en plus ! ta façon de vivre, avec ces journées interminables passées aux fourneaux et à caqueter autour d'un café avec les voisines, je n'en veux pas. Je ne veux pas finir mes jours dans ce village pourri, boueux, je ne veux pas de ta religion, je veux de l'air ! De l'air pur, des voyages, une belle maison, être vêtue comme j'en ai envie, prendre du plaisir, voilà ce que je veux ! Je veux vivre !

Elle avait presque hurlé sa dernière phrase avant d'éclater en sanglots et de sortir, en claquant la porte.

Ana ne l'avait pas revue depuis. Cela faisait trois jours maintenant.

Il était satisfait. Ses frères avaient parfaitement enregistré les informations que Kemal leur avait transmises. Le plan était bien rôdé, ils réussiraient, c'est sûr. Ils marchaient maintenant tous les quatre, d'un pas lent, le visage fermé, chacun se livrant à un monologue intérieur, ponctué de psalmodies coraniques adaptées par un Imam qui ici était loin de faire l'unanimité. Contrairement au chef de la mosquée locale, qui autorisait la cohabitation du Coran avec le système politique actuel, l'Imam, lui prônait la *Salafiya*, le retour au *salaf*, ancêtres ou prédécesseurs...un Islam sans altération, exécrant le nationalisme, le socialisme et la démocratie. Aucune négociation n'était possible avec ceux qui s'opposaient à la *Salafiya*, quels qu'ils soient. Puisqu'ils obstruaient la voie vers la Mecque du temps du Prophète, il fallait les éliminer. Il fallait purifier le monde.

C'était leur intime conviction, à tous les quatre. Leur vérité.

L'année 1971 venait de s'écouler. Les mouvements nationalistes qui avaient secoué le pays avaient été réprimés et le calme était revenu. Sacha avait signé *la déclaration*, reconnaissant l'existence de la langue croate, s'opposant par là à tous ceux qui prônaient le serbo-croate, invention politique contractant deux syntaxes, latine et germanique, mêlant turcismes, patois et dialectes, curieux fourre-tout... La langue est l'identité d'un pays, d'un peuple, avait-il lancé devant cette assemblée hostile qui l'avait convoqué. En reconnaître sa spécificité ne fait pas de moi un opposant à un régime que je soutiens, d'ailleurs !

Il n'avait pas été entendu, pas compris et l'étiquette de nationaliste lui fut collée dès cette année-là.

Les revues littéraires pour lesquelles il travaillait, Praxis et Prologue, furent interdites. La censure se faisait de plus en plus sournoise. Même ses poèmes étaient refusés. *Ils nous bandent les yeux, nous bâillonnent la bouche, nous cousent la raison* (*), pensait-il, mais ils ne m'auront pas. Sa démarche était lourde, ralentie tandis qu'il rentrait chez lui. Comment l'accueillerait-elle, cette fois ?

Les disputes étaient de plus en plus violentes, laissant échapper tout le mépris et la haine qu'elle éprouvait pour lui. Elle lui avait paru si douce et si fragile pourtant, lorsqu'ils s'étaient rencontrés. A côté de la Buvette du Parc, sous les tilleuls elle peignait. Il avait été impressionné par son talent, mais surtout par tout ce qu'elle dégageait. Elle semblait hors du temps avec son visage d'ange, son regard sombre et profond qui contrastait avec sa lourde chevelure blonde. Quand elle lui sourit, il sut qu'il était pris dans sa toile.

Elle tenta de le façonner à sa façon, de créer un modèle d'homme, pour elle seule. Elle joua avec ses émotions, fit une bouillie avec ses sentiments et lia le tout avec tous les artifices qu'elle possédait. Il était son objet, son jouet qu'elle tenait en joug et qui ne lui échapperait jamais. Pour se défaire de son emprise, Sacha avait tout tenté, en vain. Une partie de lui-même était collée à cette femme. L'autre partie s'évadait dans l'alcool et une autre existait dans l'écriture. Ecartelé, disloqué, sa vérité avait volé en éclats.

(*) sic Zeljko Falout

L'âme a des illusions comme l'oiseau a des ailes, c'est ce qui la soutient

Victor Hugo

- Viens encore près de moi !

Yasmina se tenait debout, devant la fenêtre de l'hôtel Plaja. Son beau regard sombre tourné vers lui traduisait une sensation de légèreté et de plénitude qui la rendait plus séduisante encore. Elle se lova contre Viéran, avec le désir de se fondre en lui. Les étreintes l'étourdissaient... Dans un murmure elle laissa échapper un *je t'aime, je veux vivre avec toi* qui le dégrisa brutalement. Il se leva prestement, se dirigea vers la salle de bains. Quand il en revînt, il regarda le corps alangui de Yasmina, dont la posture impudique le poussait à réitérer ses caresses. Mais il se retînt et lui lança d'un ton glacial :

- il faut que tu partes, maintenant ! nous deux, c'était bien, mais trop de choses nous éloignent et nous opposent.

- tu veux dire que c'est fini ?

-non, ça n'a jamais commencé !

-tu ne m'as jamais aimée ? Tout ce que tu m'as dit, alors, c'était faux, tu ne le pensais pas ?

-pour aimer, il faut se connaître. Nous nous voyons depuis quelques mois, je ne sais pas qui tu es, ce que tu attends de la vie. Et ce que je t'ai dit, le plaisir que j'ai à parler avec toi, l'attrance que j'éprouve, tout est vrai. Mais je n'ai jamais songé vivre avec toi, j'ai eu envie de faire l'amour avec toi, c'est tout. Si on devait vivre avec toutes les rencontres de passage, une vie ne suffirait pas.

-mais est-ce que tu te rends compte que tu m'as déshonorée ? Je t'aime, je ne peux pas partir !

-allez, arrête de dramatiser ! De quel déshonneur parles-tu ? Ne me dis pas que j'étais le premier homme !

- si, bien sûr...

Il ne s'en était pas aperçu. Comment cela était-il possible ? Elle l'avait caressé sans aucune gêne, sans hésitation. Quand il était entré en elle, il avait eu l'impression qu'elle se rétractait, mais cela n'avait duré que quelques secondes. Il n'avait pas prévu ce contretemps et sentait l'agacement monter. Qu'est-ce qu'elle voulait ? Mariage, enfants et tout le tra-la-la ? Il se fit violence pour cacher son irritation et mit tout son art de séducteur en marche.

D'une voix douce, il lui fit un autoportrait tellement indigne d'elle qu'elle ne pouvait que partir. Elle valait tellement mieux que lui ! Elle était tel un écrin renfermant les trésors les plus somptueux que lui n'y avait pas de place. A chacune de ses objections ou de ses supplications, il redoublait d'imagination et ressentait une grande fierté de pouvoir retomber sur ses pattes. De fait, il finit par lui clouer le bec.

Elle était comme un oiseau tombé du nid qui venait de fracasser au sol. Tandis qu'il se rasait, savourant l'habileté avec laquelle il était parvenu à sortir l'épingle de son jeu, elle se faufila vers la porte, piquée au vif, l'âme et le corps en bouillie, son beau regard sombre éteint. Elle déambula pendant des heures dans les rues de cette ville qu'elle connaissait à peine et lorsqu'elle parvint à la gare, l'employé qui lui tînt son billet pour un petit village de Bosnie fut saisi par son regard hagard.

Bien des choses peuvent être naïves et combattues en ce monde. Toutefois, il n'y a qu'un seul ennemi contre lequel j'aimerais vraiment lutter jusqu'à donner ma vie : l'immobilisme.

Sacha adhéraient pleinement à cette pensée de Teilhard de Chardin, aujourd'hui encore, à l'âge de quarante deux ans. Il aspirait à être maître de sa vie, voulait une existence parfaitement en accord avec ses valeurs, ne voulait rien subir, ni en politique, ni en amour. Divorcé pour la deuxième fois, il parvenait à faire peau neuve et avait réussi à chasser ses vieux démons : l'alcool et la blessure de ses mariages échoués. Il avançait d'un pas pressé vers l'avenue principale de l'île, en ce 23 juillet 1978, tout en réfléchissant à l'intervention qu'il ferait au colloque international de philosophie.

L'île de Korcula le fascinait à chacune de ses visites par sa beauté, son architecture Renaissance, sa lumière dorée, son authenticité. Les odeurs de pins, les senteurs aromatiques, les effluves de la mer, le ravissaient tout autant que la chaleur qui l'enveloppait. Quel contraste avec la ville où il demeurait depuis plus de vingt ans, Zagreb, petite Vienne aux façades noirâtres, où le ciel était bas et gris le plus souvent et dans laquelle pesait l'intelligentsia... On pouvait encore y croiser quelques anciens qui en guise de salut s'exclamaient *küss die hand* ! et parlaient une langue entremêlant celle de l'Autriche Hongrie.

-Eh ! Que fais-tu ici ?

-Et toi ? Ça alors, je ne m'attendais pas à te voir ici !

Sacha serra fort dans ses bras son jeune ami, qui après avoir été un metteur en scène prometteur avait opté pour le métier de guide, plus lucratif et lui permettant de vivre en marge d'une société dans laquelle il trouvait difficilement sa place.

- Viens, je vais te présenter à une jeune française. Elle vient de ta Provence.

Sacha n'avait jamais oublié cet été passé au festival d'Avignon, dix ans plus tôt. La ville l'avait conquis, tout comme la campagne alentour et cette sensation de liberté qu'il avait éprouvée, il la recherchait depuis.

En se dirigeant vers une très jeune femme vêtue de blanc, il n'était plus soudain l'homme mûr, le père spirituel de nombreux étudiants, l'homme de théâtre et le philosophe reconnu. Il était redevenu l'adolescent timide, un romantique hors du temps.

Il lui dit plus tard qu'il avait été ébloui par sa personne toute entière.

Son air grave, la fragilité de sa silhouette, son mystère. Il s'adressa à elle dans un français hésitant, ce qu'elle remarqua à peine, intriguée par cet homme aux yeux immenses et d'une douceur inouïe, sa stature imposante et ce charme slave si indéfinissable, mélange de noblesse et de rusticité. Elle avait connu naguère l'impression du coup de foudre. Une sorte d'arrêt sur image, d'instant divin. Elle eut une sensation très voisine en entendant sa voix, chaude et grave.

*L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert*

Alfred de Musset

Elle vient avec moi ! criait-il, empoignant la main droite de la fillette.

-non, avec moi ! hurlait-elle, saisissant la main gauche de l'enfant qui était écartelée entre son père et sa mère, sans comprendre ce qui venait de se passer et sentant une douleur indicible l'envahir dans tout son être, doublée d'un violent sentiment de panique. Elle les regardait, ses yeux écarquillés : sa mère que la colère évitait sans doute de fondre en larmes et son père, d'un calme inhabituel en pareille situation d'affrontement. Elle avait assisté à leurs débordements, avait entendu du fond de son lit leurs hurlements et parfois même les coups qu'ils se portaient. Mais ce qui se produisait en ce moment était différent : bien plus grave, plus profond. Elle le comprenait sans savoir pourquoi mais elle savait. L'un des deux allait l'abandonner. Elle n'eût pas le temps de mesurer les conséquences de ce bouleversement imminent, que la terrible question fut posée :

Avec qui veux-tu partir ?

Ils ne virent pas l'expression de son immense désespoir, dans ses yeux qui allaient de l'un à l'autre durant d'interminables secondes. Elle ne put répondre et éclata en sanglots. Les pleurs convulsifs ne cessant pas, elle entendit l'un des deux dire : *il faut lui donner un verre d'eau*. Elle prit son temps pour boire, de crainte que l'accalmie que sa crise de larmes avait suscitée ne soit de courte durée et qu'à nouveau elle ne se retrouve confrontée au cruel dilemme. Sa mémoire effaça ce qui s'ensuivit. Mais le désespoir restait collé à elle. Enjouée, rêveuse, écolière insouciant, elle éprouvait maintenant un profond désir de mourir.

A dix ans, elle avala quelques tubes de comprimés et comme elle n'avait pas su comment dire adieu à sa mère, elle lui dit simplement qu'elle avait voulu se suicider. De son transport sur-le-champ aux urgences de l'hôpital, elle se souvint longtemps de la gêne que sa mère avait éprouvée et en avait ressentie une grande satisfaction.

Elle l'avait découverte affolée, inquiète, désespérée. Elle qui si souvent semblait être ailleurs lui accordait en ces instants toute son attention.

Le tuyau s'était enfoncé au plus profond de l'estomac donnant l'impression d'en racler les parois, en provoquant une sensation de douleur pesante et l'envie de se débarrasser au plus vite de cet intrus qui n'en finissait pas de se tordre à l'intérieur. Était-ce l'effet des médicaments ou l'impact de cet événement ? Elle était dans un état second, ses jambes ne la portaient plus.

Mais elle se sentait renaître à la vie.

A vingt trois ans, elle avait l'impression d'avoir déjà vécu plusieurs vies, tant les joies et les peines avaient été intenses, les chemins tordus, cabossés puis les heureuses clairières avaient succédé, lui faisant croquer l'instant présent à pleine dents... Aujourd'hui, Mona avait posé ses valises en Yougoslavie : elle y accueillait des touristes et veillait à ce que leur séjour soit réussi. Ce travail lui plaisait, son agence l'appréciait. On lui proposait d'ailleurs d'ouvrir le premier village de vacances en Martinique, d'accéder à d'autres fonctions. Mais depuis la récente rencontre de l'écrivain philosophe Sacha, elle n'avait plus envie de repartir.

Quand elle pénétra chez elle, des senteurs citronnées et caramélisées embaumaient toute la pièce. Yasmina fut saisi d'une subite envie d'aller se blottir contre sa mère et de tout lui raconter. Elle se sentait lourde, comme si une pierre s'était posée sur son cœur, l'empêchant de respirer complètement, de se mouvoir. Avoir le cœur gros, elle savait ce que cela signifiait à présent.

-Comment oses-tu sortir comme ça ?! S'était aussitôt écrié Hassan.

Il avait bien changé...Sa haute silhouette mince était restée semblable à celle du jeune homme qui partageait ses rires, quelques années plus tôt. Mais son grand frère qu'elle chérissait, son complice, son sauveur qui démêlait les situations les plus inextricables, celui sur qui elle pouvait compter...Où était-il ? Quelle bête l'avait dévorée ? Comment était-il passé de la lumière à l'obscur ? Pourquoi sa mère, ses autres frères ne réagissaient-ils pas ?

Elle fila dans sa chambre et n'en sortit que plusieurs heures plus tard, apaisée. Elle partirait vivre en Croatie, dans la capitale. Elle se rapprocherait ainsi de Viéran qui peut-être, reviendrait vers elle. Elle perdrait son accent bosniaque, ce qui à coup sûr lui plairait. Oui, il reviendra vers elle. Il réalisera qu'au fond, il est attaché, il est amoureux. Ainsi, après avoir conclu que Viéran ne pouvait se passer d'elle, elle fit honneur au succulent dîner préparé pendant de longues heures par sa mère et n'écouta que très peu Hassan lorsqu'il lui rappela les préceptes du prophète.

Hassan avait prit congé tôt le matin, en serrant sa mère dans ses bras, après lui avoir fait promettre de remettre Yasmina sur le droit chemin. Celui sur lequel elle marchait en ce moment était courbe, incurvé...*comme celui d'une catin*, avait pensé Hassan *

Le chemin d'Hassan était lumineux. « *Ils veulent éteindre avec leurs bouches la lumière d'Allah, alors qu'Allah ne veut que parachever sa lumière, quelque répulsion qu'en aient les mécréants.* » Hassan pensait à ce verset du Coran. Et de penser : « *mais la lumière d'Allah brillera de mille feux et je m'offre à lui* »

* Dans la langue serbo-croate, catin se dit kurva qui vient du latin curvus : courbe

« *Un jour, peut-être, jaillira la lumière intérieure de chacun de nous pour nous éclairer tous* » Sacha s'arrêta un instant sur cette citation de Goethe et se tourna vers Mona :

- *tu veux m'épouser ?*

Elle le regarda, un peu interloquée. Leur première rencontre remontait à deux mois à peine. Elle était choyée, au centre de tous ses faits et gestes, en un mot importante. Elle avait de l'importance à ses yeux, elle comptait pour lui et il comptait sur elle pour avancer. ***Naprijed u buducnosti, en avant vers l'avenir !***

Son « oui ! » fut spontané, lancé comme un pari sur l'avenir, léger et joyeux. Elle se remémorait son arrivée chez lui à Zagreb, quelques semaines plus tôt. L'appartement mansardé était situé sur les hauteurs de la vieille ville, en face d'un parc aux arbres centenaires que l'on traversait pour rejoindre le quartier bouillonnant, le café du théâtre qui était le point de ralliement des amis écrivains. Le séjour était éclairé par une ouverture située au plafond, projetant des rais de lumière inclinée qui les enveloppait peu à peu au fil des heures passées à discuter. Ils s'entretenaient des heures durant, riaient, jouaient comme des enfants : une complicité sans faille s'était instaurée avec une étonnante rapidité. Homme très cultivé, Sacha éveilla chez elle l'appétit d'apprendre ; elle se mit bientôt à dévorer toutes sortes de livres et à savourer les nombreux échanges avec les personnalités éclairées qui constituaient leurs cercles de connaissances ou d'amis. Parmi eux, un ancien ambassadeur qui les invita à séjourner un été dans sa résidence secondaire au bord d'une plage du Monténégro. C'était un grand homme, qui d'emblée forçait l'admiration.

D'abord, parce qu'il avait dîné à la table de Staline, ce qui avait impressionné Mona. Ensuite, parce que médecin jadis chargé des blessés de guerre, il avait répertorié des herbes pouvant soulager leurs souffrances et écrit des ouvrages, s'insurgeant contre la banalisation des pertes humaines sur le terrain des combats : il avait contribué à en sauver un grand nombre par sa science. Marié à une française de la famille d'Anjou, il était noble dans l'âme.

Parmi leurs connaissances, figurait un autre grand homme, qui avait participé à l'insurrection de Buchenwald. Mona et Sacha se rendaient fréquemment aux dîners qu'il organisait avec son épouse et Mona en repartait avec d'innombrables images dans la tête, de récits extraordinaires sur l'après-guerre. Dès qu'elle l'avait vu, elle avait été glacée par son regard bleu gris et froid ne laissant pas filtrer la moindre émotion.

Un peu surpris par le jeune âge de Mona, il avait été distant avec elle au début, puis elle s'était intégrée au petit cercle de privilégiés qui partageaient leur table, lors de longues soirées hivernales.

Bien plus tard, elle comprit que ce regard est celui des gens qui gardent leur souffrance pour eux, qui la transforment ou la font vivre comme ils le veulent ou le peuvent. Un jardin secret de ronces et d'épines, enfoui tout au fond de soi. Elle vit un jour une flamme furtive s'allumer dans les yeux de cet homme, lorsqu'il accueillit très chaleureusement un rescapé du camp. Tous deux s'étaient alors éloignés de l'assemblée des hôtes et s'étaient isolés. Ce qu'ils portaient en eux ne pouvait être partagé. Longtemps Sacha tenta de recueillir les mémoires de ce héros pour les publier. En vain.

Les bancs furent prononcés. Une petite fête fut organisée dans l'intimité. C'était un 14 juillet.

La fanfare traversait le village. Il avait plu la veille et les musiciens avançaient, avec le bas de leurs costumes et leurs chaussures souillées par la boue. Des enfants virevoltaient, joyeux. *Le temps s'est arrêté, ici*, pensait Hassan qui se dirigeait vers l'aéroport. Il se revoyait, enfant, gambadant comme les enfants qu'il venait de croiser, léger et confiant en l'avenir. Mais soudainement, ses pensées allèrent vers la guerre, la terreur, les massacres. La guerre avait tout ravagé. Ses rêves, ses pensées. Il traversait un pays qui n'était plus. Son pays avait disparu. Disloqué, démembré comme les individus qui déambulaient, se traînaient avec leurs béquilles, errant d'un bar à l'autre. Il emporterait avec lui ces images de déchéance infligée à son peuple.

Ces martyrs seraient honorés par le sacrifice qu'il allait accomplir.

Naprijed u buducnosti, en avant vers l'avenir !

Yasmina marchait d'un pas décidé dans les rues de Zagreb. Elle devait trouver un travail au plus tôt car ses maigres économies lui permettaient à peine de partager les frais d'une colocation improvisée avec une étudiante. Elle avait repéré une annonce de femme de chambre dans un hôtel situé au centre de la ville. Elle y pénétra, après avoir calmé les battements précipités de son cœur et fait disparaître la moiteur qui sournoisement s'était glissée sur ses mains tremblantes. Elle se remémorait ce que les anciens répétaient : ***Naprijed u buducnosti, en avant vers l'avenir !***

Car son avenir, désormais il serait ici, dans cette ville, aux côtés de l'homme qu'elle avait choisi.

- *C'est votre premier emploi ?* lui lança le petit homme gris au dos voûté qui l'avait fait entrer dans son bureau, si exigu qu'une seule chaise avait pu être posée face à lui, tandis que le hall de l'hôtel était vaste et lumineux, décoré avec raffinement. Le sol était recouvert d'une épaisse moquette foncée, contrastant avec le blanc beige des canapés qui étaient disposés dans les angles, face à des tables basses mi métal mi verre bleuté. Les lignes épurées du mobilier, la propreté impeccable de l'ensemble et l'atmosphère feutrée l'avaient incitée à avancer presque sur la pointe des pieds et c'est ainsi, comme si elle ne voulait déranger personne, qu'elle s'était dirigée vers le réceptionniste, un homme planté droit derrière le comptoir au large sourire. Celui qu'elle avait en face d'elle en ce moment était sec et maussade.

- *Oui, mais j'apprends vite.*

- *Il y a deux semaines d'essai, de toute façon,* avait-il murmuré presque pour lui-même. Deux jours plus tard, Yasmina était embauchée. Elle espérait gravir rapidement les échelons et pouvoir assumer la charge financière de son indépendance tant rêvée.

La chaleur se faisait déjà sentir en ce début de juillet. Il n'était encore que dix heures et du haut de la fenêtre de son immeuble, Viéran entendait le tohu-bohu de la rue. Les maraîchers des villages s'étaient massés sur la place, au côté des fromagers, des fleuristes, des charcutiers et les étals bariolés s'étendaient jusqu'au parvis de la cathédrale. La rue grouillait à présent d'un monde varié : zagrébois ou provinciaux croates, étrangers, gens de passage ... Certains à la mise

soignée, d'autres débraillés, les uns et les autres déambulant, l'allure dégingandée ou marchant d'un pas lent, se tenant raide et droit...Viéran en aurait dépassé plus d'un d'une tête : grand, comme beaucoup de dalmates, il avait une démarche assurée et se déplaçait avec grâce. Il était confiant en lui, en l'avenir et cela était perceptible immédiatement. Ainsi pouvait-il agacer ou plaire, selon que l'on était touché ou pas par son charme. Nul agacement chez Marina, sa dernière conquête, une ukrainienne qui semblait n'être née que pour s'amuser et s'enivrer des plaisirs d'une vie facile.

Il se préparait à l'accueillir en cette belle matinée d'un été torride. Il avait tout prévu : de l'aéroport ils se rendraient à l'hôtel du centre pour y déjeuner puis ils s'enfermeraient de longues heures dans la chambre. Il lui ferait ensuite découvrir la ville, puis ils partiraient pour l'île de Hvar : elle lui avait parlé d'une fête organisée par des amis de ses parents. Un petit groupe était sorti de l'avion et se dirigeait à présent vers une navette conduisant à la salle d'arrivée. Il devinait à travers la vitre Marina, qu'il serrerait contre lui dans moins de dix minutes. L'impatience le gagnait, mais ce n'était pas sans lui déplaire. La vie se distillait dans tout son être, son pouls s'accélérait et il goûtait cette fébrilité ressentie.

Elle l'a d'emblée enlacé et l'étreinte étourdissante s'est prolongée quelques instants. Ils se dirigent maintenant vers l'hôtel du centre.

Mona n'en croyait pas ses yeux : la table de la cuisine était couverte de bouquets de lys, la fleur préférée de Sacha et de petites salades, de carottes, d'épinards, d'asperges, de radis, de choux, de pois gourmands, d'un étalage de légumes disposés en bouquets. Il fêtait le printemps avec une joie presque enfantine, un mélange d'euphorie et d'excitation. Le contenu des assiettes avait peu varié ces derniers mois... Le chou, la betterave, les pommes de terre avaient été cuisinées de multiples façons certes, mais quelle lassitude pour le palais ! Il lui avait communiqué son humeur joyeuse et tous deux s'extasiaient à présent devant ces produits d'une nature généreuse. Ils entreprirent de concocter une recette de jeunes artichauts aux pois frais agrémentée d'un morceau de lard et invitèrent quelques-uns de leurs amis qui habitaient dans un quartier privé d'électricité durant la soirée. Le pays devait réduire ses dépenses et avait quadrillé la ville, avec des zones éclairées et d'autres privées de courant, selon un mode calendaire alternatif : une semaine une zone sombre devenait zone claire la semaine suivante.

Un peu plus tard, l'eau de vie de prunes coulait à flots, les discussions s'animaient sur les politiciens, sur les vellétés de pouvoir des uns, les bassesses ou les faits d'armes des autres. Une pointe de nostalgie teintait les propos des gais lurons, melting pot de croates, de serbes, de bosniaques, fils et filles de tchèques, de polonais, d'autrichiens... *Un chaudron balkanique* comme aimait à le dire Sacha.

Comment penser alors que certains deviendraient des tortionnaires aux abords du Palais de Dioclétien, à Split ? Comment les imaginer, la hache à la main, dans un lotissement à la périphérie de Zagreb où vivait un ami de Mona, d'origine serbe ?

Chacun y allait de sa blague avec Houyo et Mousso, deux personnages bosniaques stupides. Parfois, la bêtise était incarnée par un autre personnage, un albanais du Kosovo. Les rires semblaient innocents, en ce printemps 1985.

Depuis tôt ce matin, elle changeait les draps, époussetait les meubles en bois précieux, terminait par la salle de bains et les sanitaires. Il était bientôt midi, sa journée de travail prendrait fin dans quelques heures. Elle avait accepté sans rechigner de remplacer une collègue absente et le nombre de chambres qu'elle devait rendre impeccables s'était accru, ne lui laissant pas un instant de répit. Elle voulait que le petit homme gris la remarquât et lui proposât une autre affectation, dans les bureaux ou à la réception. Il n'était donc pas question de laisser percevoir le moindre signe de fatigue ou de manque d'entrain.

Elle s'apprêtait à prendre le linge de toilette laissé dans le couloir, devant la porte, lorsqu'elle entendit une voix familière. Soudainement, les douces inflexions lui parvinrent tandis qu'un frémissement l'envahissait ainsi qu'un sentiment de panique grondant au fond d'elle.

Viéran et Marina s'approchaient. Elle les vit s'avancer dans sa direction, avec la nonchalance et la légèreté des êtres qui déversent autour d'eux leur bonheur. Elle était tétanisée. Il la vit, fixa sur elle son regard stupéfait puis se tourna vers la jeune femme, la main sur son épaule et pénétra dans la chambre située en face de celle devant laquelle elle se tenait, figée, terrassée en un instant.

« Ainsi va la vie, des sommets aux gouffres... Il arrive que l'on se hisse sur des cimes imaginaires et que l'on échoue sur des récifs rocaillieux ou dans les profondeurs abyssales d'un océan d'amertume. » pensa Yasmina.

On peut être touché par la grâce comme par le Néant.

S'envoler ou être happé, englouti et se dissoudre dans l'acide du Vide.

Le Messie ne viendra que lorsqu'il ne sera plus nécessaire, il ne viendra qu'un jour après son arrivée, Il ne viendra pas au dernier, mais au tout dernier jour

Franz Kafka

Sept voitures piégées à Paris, Londres, Berlin, Madrid, Ankara, Rome, New York, sept villes plongées dans l'horreur. Des corps déchiquetés, des sirènes incessantes, un va-et-vient frénétique de pompiers, secouristes, des cordons de sécurité. La panique, l'effroi se lisaient sur tous les visages, dans un vacarme mêlé de cris, de pleurs, de narrations confuses.

Les commentateurs dissertaient sur la symbolique du sept, dans l'Apocalypse, avec les sept lettres envoyées aux sept églises ; les sept sceaux ; les sept trompettes ... Dans l'Islam, les sept ciels, les sept terres, les sept enfers, les sept portes du paradis, les sept prophètes et les sept sens cachés du Coran. Les sept roues du temps chez les Indous...

Les journalistes affluaient, les flashes infos se succédaient, les vidéos amateurs pullulaient sur internet et l'attentat fut revendiqué.

Il ne fut pas possible d'identifier toutes les victimes. Ana dut attendre de longues semaines avant d'apprendre que ses quatre fils avaient été des émissaires d'un mouvement terroriste. Dans son village, elle fut mise à l'index par certains, portées aux nues par d'autres.

Ainsi va la vie, des sommets aux gouffres... pensait Ana, la fille du derviche tourneur Mesa Mustanovic.

- tu as encore augmenté le prix ! s'exclame JM, agacé.

- j'ai de plus en plus de difficulté à m'en procurer...

- bon, ça va pour cette fois...

SOV lance un furtif coup d'œil à droite et à gauche, puis en direction du système de vidéosurveillance perché à l'angle de la rue. Après avoir

attendu que la caméra pivote pour sortir de son champ et s'être assuré que la transaction resterait sans témoin, il remet le sachet attendu par JM. Deux clics sur son oreilloseon achèvent la manœuvre. Il était presque à découvert, il était temps qu'il renfloue son compte...

- Qu'est-ce que tu fais de tout cet argent ? Tu es pourtant bien classé à la Compagnie?

- Tu connais Manette ? Elle n'en n'a jamais assez. Elle voudrait partir pour les fêtes, maintenant !

- Mais vous venez à peine de rentrer ! Heureusement que Console n'est pas comme elle ! Avec ce que je gagne, ce serait impossible.

Il faut que je file, elle attend, on va se faire un shoot ensemble.

JM accélérât le pas à présent, pressé de partager ce moment de plaisir qu'allait lui procurer l'injection de rire.

Arrivé au pied de son immeuble, il s'y engouffra et fut quelques instants plus tard pris de soubresauts provoqués par les éclats de rires, qui redoublaient avec ceux de sa compagne. Cela dura quelques instants, après quoi ils sommeillèrent.

L'androïde vint les réveiller pour leur proposer une collation avant de se relier au Central System pour prendre connaissance des consignes à suivre pour la journée du lendemain. Allaient-ils rester chez eux ou devoir secourir des Désemparés ? Ils le sauraient très vite.

Personne à secourir : la journée s'annonçait donc maussade, enfermés chez eux.

JM se tourna vers Console. Elle s'activait dans la pièce, rendant la présence de l'androïde inutile. Lorsqu'il l'avait acquis, il pensait lui faire une heureuse surprise. Elle avait maladroitement caché son embarras et simulé une joie dont il n'avait pas été dupe. Elle n'avait pas le goût des voyages, ni celui des coquetteries vestimentaires. Avec elle, au moins, il n'avait pas de tracassas comme pouvait en connaître SOV avec Manette. Elle épuisait tous les hommes avec ses désirs insatiables... Elle avait près d'une dizaine d'oreilloseons, faisaient quatre vols spatiaux dans

l'année et du produit, elle en consommait une quantité démesurée... Oui, il avait eu de la chance de rencontrer Console. Elle tenait son caractère de sa bisaïeule Yasmina : une femme forte à l'intérieur, douce au dehors, un peu rêveuse peut-être. Oui, c'est cela, rêveuse : Console restait secrète sur ses pensées, elle lui livrait peu de choses. Elle s'était opposée avec virulence à l'achat du modèle ANDROIDE PLUS qui permettait la transcription des pensées sur l'écran tactile situé au centre du robot humanoïde. Il n'en n'avait donc plus reparlé, à regret.

A la Compagnie, il y avait un ANDROIDE PLUS deuxième génération, qui permettait de détecter la moindre intention suspecte chez des I.D.A.P. : les individus dotés d'un ADN perturbé. Récemment, un IDAP a quitté la Compagnie et a été envoyé sur l'Ile : il pensait à sept explosions et répétait « **en avant vers l'avenir !** »

Il faudra sans doute plusieurs interventions pour rééquilibrer son ADN, à celui-là ! se dit en lui-même JM.

- Tu vois, si nous avons ANDROID PLUS, je ne pourrais pas te demander : « à quoi penses-tu ? »

- Oui, mais je peux te répondre ce que je veux, tandis que le robot t'apporterait la vraie réponse...

Elle avait souri, avec une tendresse et une douceur qui l'émouvaient comme au premier jour de leur rencontre, il y avait bientôt cent ans.

SOV venait de secourir plus d'une dizaine de Désemparés et rentrait chez lui, d'un pas décidé. Manette avait certainement invité les nouveaux arrivants à dîner : elle excellait dans son rôle d'hôtesse et faisait toujours forte impression. Sans doute tenait-elle de ses ancêtres ses talents de cuisinière, devenus bien rares aujourd'hui mais qui suscitaient depuis peu un certain engouement. Le retour aux sources a souvent fasciné et la transmission de la tradition culinaire était prisée chez l'élite du Central System.

Elle avait préparé des mets à base de tomates, d'huile d'olives... Elle appelait ça « la cuisine de Provence ». L'ANDROID 700 avait tout reconstitué et l'ensemble était parfait. Les nouveaux arrivants étaient ébahis et n'avaient de cesse de louer l'accueil qui leur était réservé.

Combien de temps resterait-elle avec lui ? Elle voletait, semblable à un papillon, d'un homme à l'autre. Se brûlerait-elle les ailes, un jour ou était-elle si solide que cela lui était impossible. Quelle quête l'animait ?

SOV avait laissé libre cours à ses pensées, prétextant d'une liaison avec le Central System qui ne pouvait attendre. Ainsi avait-il pu s'éloigner de l'ANDROID PLUS dont la présence lui pesait de plus en plus.

Il n'osait se l'avouer ni l'avouer à quiconque : il était amoureux. Éperdument amoureux. Tout sentiment excessif pouvant générer des actes incontrôlés, le Central System veillait. La menace planait sur SOV d'être classé IDAP et il devait redoubler de vigilance. Il était sur le point d'avaler sa dernière bouchée, lorsqu'il vit tous les regards se tourner vers lui : L'ANDROID PLUS planté en face des convives venait d'afficher : « SOV pense : je suis amoureux - éperdument amoureux - il faut que je fasse attention ».

Restés seuls, Manette lui dit :

- « *Demain, je pars* »

Ana sursaute. Elle est en sueur.

Quel rêve étrange ! pensait-elle en se levant péniblement. Elle venait d'être transportée dans un ailleurs qui la troublait. Cette femme, Manette, c'était un peu une partie d'elle avec ses désirs enfouis, cachés, de confort, d'accumulation de biens matériels, de papillonnage amoureux. La soumise Console, c'était un peu elle aussi et elle évoquait Yasmina.

Où était-elle à présent ? Ana sentait une sourde brûlure à l'estomac, des picotements dans tous les membres qui l'obligèrent à s'asseoir. Elle revoyait la scène de la veille : l'arrivée tumultueuse de la police, les voisins sur le pallier qui s'étaient massés peu à peu, les sonneries des téléphones portables qui fusaient, une agitation et une réprobation qui l'avaient encerclée. Les officiers recherchaient Yasmina malgré la narration réitérée qu'elle avait faite, mettant hors de cause sa fille. Ils voulaient l'entendre, vérifier, avaient-ils insisté.

C'est pourquoi elle avait décidé de partir à sa recherche.

- Je leur ai dit que j'avais choisi mon nom de code quand la guérilla devra s'organiser. Ils m'ont ri au nez, ils ne voient rien venir !

Sacha était persuadé que le pays volerait en éclat. Il avait écrit une sorte de conte fantastique mettant en scène les représentants des six républiques, qui se réunissaient autour d'un banquet. Chacun festoyait allègrement, au début, puis six pluies de couleur différente s'abattaient sur eux, les engloutissant à la fin.

Mona assistait, impuissante, à son désarroi. L'entourage de Sacha ironisait ses propos prophétiques et elle n'osait lui dire que sans doute il exagérait. Elle préférait lui montrer qu'elle le soutenait, qu'ils étaient naïfs et peu combattifs en ce monde.

Son dernier livre devait être publié les semaines suivantes. Ils attendaient impatiemment que la maison d'édition verse le solde du paiement, car l'acompte avait été consommé depuis de longs mois, en sorties et invitations en tous genres. Ils vivaient au jour le jour, alternant des périodes fastes et d'autres de disette. La mère de Mona en était très inquiète et avait débarqué, un beau jour, avec soixante kilos de viande dans ses bagages ! D'autres fois, elle envoyait des colis d'aliments lyophilisés, de pâtés de gibier, autant de denrées exotiques dans ce pays, alors. Sacha s'était offusqué, considérant qu'il pouvait tenir son rôle de maître de céans sans l'aide d'une belle famille qu'il qualifiait de petite bourgeoisie, puis avait fini par s'accommoder de ces attentions maternelles. Il avait noué une certaine amitié avec la mère de Mona, qui avait débuté un soir de sa venue, à la fin d'un repas bien arrosé où il avait entonné « Kalinka ».

Ils avaient une sensibilité commune, celle d'enfants écorchés à jamais.

La chaleur de ce mois de mai était écrasante et inhabituelle. Mona étouffait dans cet immeuble de béton autour duquel de maigres arbrisseaux venaient d'être plantés. Des heures sombres pointaient. Ici et là, les résurgences d'un passé douloureux faisaient craindre un durcissement dans la conduite du pays. Des montées de mouvements nationalistes réapparaissaient sporadiquement, vite maîtrisées par les dirigeants, mais qui persuadaient Sacha que le pays courait à sa perte.

Mona entendit ses pas dans l'escalier. Sa démarche fatiguée et ralentie l'inquiétait de plus en plus. Était-il malade ? Étaient-ce les excès de

tabac et d'alcool ? Il semblait usé, certain que le cours de l'Histoire était inéluctable et que les horreurs de la guerre, qu'il vécut dans son enfance passée en Bosnie, resurgiraient. Quand il lui est apparu, à son visage défait, elle comprit qu'un événement s'était produit.

- *Ma mère est morte* »

Petite femme ronde, son air jovial, son large sourire contrastait avec la dureté de son regard. Elle ne s'était jamais remis de la mort de sa fillette, qui fit un arrêt cardiaque et dont Sacha, de quelques années son aîné, dut transporter le corps inanimé dans une brouette, tentant déjà de justifier auprès de sa mère que sa survie pourrait être utile. Il n'eut de cesse, tout au long de sa vie, de lui prouver qu'il était un bon fils et d'avoir en retour une marque d'affection.

Mona se rendit à la morgue de ce vieil hôpital plongé dans la campagne de Slavonie. Une panne de courant avait empêché la conservation convenable des corps. Mona sentit pour la première fois la puanteur de la mort et se retint de toutes ses forces pour ne pas défaillir.

« J'ai rêvé d'elle, de ma mère ! » lui dit-il, affolé en ce chaud matin du mois d'août. *« Elle était vêtue de blanc, me regardait fixement et me disait qu'elle viendrait me chercher ! »*

Une peur sourde grandissait au fond de lui.

Deux mois plus tard, un samedi après-midi, l'ambulance venait le chercher. Mona le vit le lendemain, les visites n'étant guère autorisées. A sa demande, elle lui apportait un carnet et de quoi écrire. Puis le surlendemain, elle ne put l'approcher.

Il avait quitté sa chambre particulière et était alité dans une grande pièce, au côté d'une dizaine de malades. Son regard désemparé, errant, elle s'en souvient encore. Elle avait voulu le serrer dans ses bras, mais les garde malades s'y étaient opposés et ce fut à travers une vitre qu'elle lui fit signe de la main. Il eut un geste lui signifiant qu'elle devait partir.

Ce fut l'ultime échange.

Le mardi, il mourut.

La blonde Milena au regard d'aigle vint l'accompagner ainsi qu'un jeune couple d'amis jusqu'au crematorium perché sur une butte dominant la ville. Une foule s'était réunie dans ce paysage de bouleaux, de peupliers, d'arbres aux feuilles rousses et jaunes, dans ce dernier automne qu'elle vivrait ...dans ce pays qui bientôt n'existerait plus.

Yasmina a fini par accepter la proposition du petit homme gris : tripler son salaire en quelques heures. Il s'agissait de rendre le séjour des étrangers de passage le plus agréable possible. Le champagne local devait couler à flot : cela faisait parti du contrat qu'elle avait passé, dont aucune trace écrite bien sûr n'existait. Elle avait compris que le petit homme était membre d'un réseau mafieux et que sa présence dans l'hôtel n'était qu'une couverture.

Assise au comptoir du night-club de l'hôtel, elle avait repéré un homme d'âge mûr, assis sur le sofa en cuir grenat près du pianiste qui égrenait des mélodies langoureuses ou jazzies .L'homme ne semblait attendre personne et n'attendre rien, si ce n'est l'heure de se lever et de rejoindre sa chambre. Elle pivota sur son siège, décroisa ses jambes en laissant volontairement apparaître le galbe de sa cuisse et tourna son regard vers lui, avec insistance et un brin d'étonnement feint. Il réagit aussitôt et se trouva à ses côtés dans l'instant qui suivit, un verre de pétillant à la main.

Des dizaines d'hommes, semblables à celui-ci, se succédèrent dans les jours qui suivirent. Puis d'autres, plus jeunes, plus vieux, qui n'attendaient rien ou attendaient tout, se succédèrent, au comptoir de l'hôtel du centre, aux côtés de Yasmina.

Ana pénétra un soir, surprit sa fille aux côtés d'un homme hilare, au costume mal taillé, aux doigts épais et trapus, qui frôlait à cet instant même la joue de Yasmina pour lui susurrer quelque insanité à l'oreille. Elle s'approcha de sa fille et l'extirpa de ce brouillard visqueux, sans comprendre d'où lui était venue cette force soudaine, les mots qu'elle prononça et qui tournoyaient maintenant comme une danse sacrée d'un derviche-tourneur.

Une longue étreinte suivit, celle d'une mère et d'une fille retrouvées.

Tu peux reprendre ton nom de jeune fille, ce sera plus commode pour l'assurance maladie : tu seras sur ma carte d'immatriculation. Et tu peux te réinstaller à la maison, il y a la place, c'est fini avec Edouard.

La mère de Mona semblait avoir tout prévu. Femme énergique, elle avait su se sortir de situations inextricables comme par magie.

Mona accola un temps son nom d'épouse à celui qu'elle avait porté à sa naissance, s'installa chez sa mère et flotta pendant quelques mois, dans

son pays natal qu'elle redécouvrait après dix ans d'absence... le Minitel, le ton débridé des émissions de télé, qui parfois se transformaient en foire d'empoignes. Les commentaires sur le marxisme revu et corrigé, le kitch des émissions de variétés, les films documentaires sur la seconde guerre mondiale, les louanges évoquant un stakhanovisme latent sur les réussites de productivité agricole ou industrielle, tout cela avait disparu de l'écran qu'elle fixait, le soir, pour parvenir à s'endormir.

Elle eut bientôt un sursaut, décida de trouver un travail au plus tôt et de quitter le nid.

Et dire que son prénom signifiait « fidèle », en français ! Viéran ne tenait aucun engagement, aucune promesse...il était un être sans attache, sans constance et sans consistance. Il traversait la vie comme si elle lui était transparente et sans trace. Il croquait les belles avec le même bonheur que les repas pantagruéliques qu'il faisait, souvent avec la gente masculine qui gravitait autour de lui, admirative de son énergie, de

sa force .Rien ne semblait l'atteindre, il était comme immunisé aux maux de l'âme : d'humeur égale, jovial, dans un contentement de soi qui l'armait contre toute déconvenue et l'empêchait de percevoir la vraie nature de son être : l'insipidité.

Pourquoi ne se détournait-on pas de lui, alors ? Quel était son mystérieux attrait ? Sans doute sa belle apparence qui cachait si bien la coquille vide de son être. Il arborait un sourire de façade, savait moduler son regard, tantôt doux, paraissant attentif à l'autre, tantôt sérieux, presque sombre, distillant un brin d'énigme tandis qu'il se lassait en réalité et n'écoutait l'autre que distraitement.

- *J'ai aperçu une femme de chambre, il y a quelques mois, qui est la cousine d'une amie. Pourrais-je la voir ? Elle s'appelle Yasmina.*

- *Elle ne travaille plus ici,* lui répondit le réceptionniste.

- *Savez-vous où je pourrais la trouver ?*

-*Non, je suis désolé.*

Il l'était aussi, désolé. Il lui aurait bien sorti le grand jeu, ce soir. Cela aurait été distrayant. Il lui fallait prévoir autre chose pour sa soirée et cela le contrariait un peu. Il ressortit de l'hôtel, prit une grande respiration et murmura en lui-même ce que les vieux disaient autrefois : ***Naprijed u buducnosti ! En avant vers l'avenir...***

Le travail de Mona consistait à ...trouver du travail pour ceux qui allaient le perdre. Consultante en reclassement, c'était ce qui figurait sur le contrat qu'elle avait décroché après s'être rendue sur le site d'une savonnerie de Marseille qui devait délocaliser sa fabrication. Elle était arrivée en retard, essoufflée, vêtue d'un manteau de fourrure et avait répondu aux questions de ses trois interlocuteurs, disposés face à elle, tel un jury. Ils l'avaient impressionnée pendant quelques minutes, puis

elle s'était détendue et les avait convaincus que ce poste était taillé pour elle, malgré toutes les maladresses accumulées dès son arrivée.

Elle déjeunait de nouveau avec un homme d'affaires croisé quelques semaines plus tôt.

Elle le revit, puis le vit encore et encore. Les discussions étaient devenues de plus en plus intimes et sa présence la rassurait, elle qui était amputée de Sacha.

Né à Marseille, il connaissait toutes les bonnes adresses et lui fit découvrir bientôt des lieux inouïs, comme ce restaurant situé dans une rue non loin d'une artère que l'on appelait le quartier arabe : dès que l'on ouvrait la porte, on était transporté par le décor Art Nouveau, qui détonait avec l'extérieur. Elle l'attendait, ce jour-là, assise à la table d'une pizzeria très prisée des connaisseurs, dans le quartier du Panier, derrière le Vieux Port. Quartier mal famé, disait-on, repaire de truands en tous genres mais qu'ils affectionnaient pour la chaleur et l'authenticité qui le caractérisait. Il lui avait remis les clefs d'un studio situé dans l'une des petites ruelles d'où l'on accédait après avoir gravi les marches d'un escalier de pierres polies séculaires et qui portait bien son nom : La rue du Refuge. Il était marié, elle entra dans la clandestinité avec lui, dans cet appartement du rez-de-chaussée aux murs teintés de bleu grec, aux persiennes de bois délavé qui ouvraient sur un figuier.

Ils s'étaient racontés des heures et des heures durant.

L'attraction était venue progressivement jusqu'à devenir intense et bientôt elle eut besoin de lui comme d'une drogue. Quand ils ne se voyaient pas, ils se téléphonaient une à deux fois dans la journée. Le timbre de sa voix douce et tendre, les traits fins de son visage buriné, son humour, son intelligence, son vécu, l'attiraient puissamment et leurs étreintes la laissaient avec un désir grandissant.

Le temps était rythmé par leurs retrouvailles, la laissant en proie à un grand vide lorsqu'il partait rejoindre son foyer. Peu à peu, la jalousie, la culpabilité l'assaillirent et leur relation devint tumultueuse. Il s'échappait parfois, prétextant un séminaire et ils allèrent à Monaco, où il avait connu le succès des affaires en son temps, puis dans le Limousin, puis à Paris, à Lyon...

Le temps semble s'écouler dans les yeux...Il les érode, les rapetisse, avant de les friper et de les clore à jamais.

La mère de Mona avait dans sa jeunesse d'immenses yeux verts bronze teintés de petits éclats jaunes, une peau mate due sans doute à ses origines italiennes. Une lourde chevelure brune encadrait son visage carré et sa silhouette mince attirait les regards : c'était une belle femme

qui comme Sacha avait tenté d'être aimée par sa mère. Comme lui, sa jeune sœur mourut d'un arrêt cardiaque et ils avaient plongé dans le chagrin. A quinze ans, à la suite d'une violente dispute, la mère de Mona fut mise à la porte de chez elle, ses effets personnels jetés de la fenêtre du petit appartement qu'elle partageait avec sa mère, rue du Puits Neuf à Aix-en-Provence. Les tommettes rouges y sentaient le moisi malgré l'amoncellement de lavages javellisés ; les épais murs de pierres étaient semblables à des étaux et elle y étouffait. Aussi, lorsqu'elle partit, elle eut le cœur lourd un instant puis le pas léger.

La guerre n'était pas terminée et elle était entrée au service d'un officier allemand comme femme de ménage. Elle y resta jusqu'à la Libération, puis ce fut une frénésie de fêtes, de bals, de rencontres, dont témoignent quelques photos jaunies qui la montrent, ses cheveux relevés, arborant un large sourire, vêtue d'une robe à grosses fleurs rouges sur fond blanc, la faisant paraître un peu moins maigre. Sur d'autres clichés, on la voit assister aux courses à Maisons Laffitte, habillée avec grand soin et élégance. Jusqu'à son dernier souffle, elle accorda une attention particulière à son apparence et eut longtemps fière allure.

Des hommes défilèrent dans sa vie. Deux filles naquirent de deux d'entre eux. L'un, issu de la pègre, l'autre un militaire marié. Une fille malingre, au visage ingrat qui fut placée en nourrice jusqu'à l'âge de dix ans et ne se remit jamais de la déchirure que produisit le retour au foyer maternel. L'autre, sur laquelle semblaient s'être penché les fées, d'une grande beauté.

Lorsque la mère de Mona rencontra Charles, cela se passait dans une maison de convalescence à la sortie d'Aix-en-Provence, petite ville calme ceinte de chemins de promenade broussailleux, où l'on croisait des Simca Aronde à l'arrêt, devant lesquelles des pique-niqueurs étaient installés, autour de tables en formica. Charles avait dix-neuf ans, il venait de subir l'ablation d'un poumon et c'est la mère de Mona qui venait lui administrer les soins nécessaires. Il l'aima passionnément et l'épousa peu de temps après leur rencontre. Il voulut un enfant : c'est ainsi que naquit Mona.

Charles était artiste. Tôt le matin il prenait son chevalet et s'arrêtait devant la Sainte Victoire, toujours fasciné par les ombres colorées que la

montagne captait et leurs gammes qui se renouvelaient au fil des heures jusqu'au moment du coucher du soleil où le mauve doré se posait avant d'être englouti par l'obscurité. Contemplatif parfois, Charles était aussi un être avide de goûter les plaisirs de la table, de profiter de tout ce que la vie lui offrait : des soirées entre copains, des concerts, sorties à l'opéra.

Il aimait le Beau sous toutes ses formes et vivait comme s'il savait que les jours étaient comptés : il s'éteignit à l'âge de trente sept ans, emporté par la maladie.

- *c'est jeune, quarante et un ans, pour être veuve* !avait-on lancé alors à la mère de Mona

- *c'est jeune, trente et un ans, pour être veuve*, dira-t-on plus tard à Mona

Y a-t-il un âge pour tout ?

Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux :

Un temps pour naître, et un temps pour mourir ; un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui a été planté ;

Un temps pour tuer, et un temps pour guérir ; un temps pour abattre, et un temps pour bâtir ;

Un temps pour pleurer, et un temps pour rire ; un temps pour se lamenter, et un temps pour danser ;

Un temps pour lancer des pierres, et un temps pour ramasser des pierres ; un temps pour embrasser, et un temps pour s'éloigner des embrassements ;

Un temps pour chercher, et un temps pour perdre ; un temps pour garder, et un temps pour jeter ;

Un temps pour déchirer, et un temps pour coudre ; un temps pour se taire, et un temps pour parler ;(...)

Ancien Testament Ecclésiaste 3

Mona regardait la jeune femme assise en face d'elle, qu'elle devait aider dans sa recherche d'emploi. Elle s'exprimait dans un français hésitant, n'avait aucun diplôme et devait faire face à un cumul de difficultés : hébergée provisoirement dans un foyer, il lui faudrait trouver un logement. Sans permis de conduire et sans véhicule, elle était limitée dans ses déplacements. Le travail d'aide et de soutien s'avérait complexe.

- *je peux vous appeler par votre prénom ?*

- *Oui, bien sûr !*

- *Dites moi, Yasmina, avant d'arriver en France, aviez-vous un emploi ? Vous pouvez développer vos expériences ?*

Yasmina fit le récit de son parcours.

En l'écoutant, Mona fut transportée en arrière, dans ces années qu'elle avait vécues, aux côtés de Sacha qui était tapi au fond d'elle, dans son cœur, un peu poussé de côté pour laisser place à l'homme avec lequel elle s'ébattait dans un cinq à sept un peu indigne. Elle revit des visages défiler, ressentit des odeurs passées et la mélancolie l'envahit soudainement. Comment concevoir que ce qui fut ne sera plus, à jamais. Comment accepter qu'un retour sur le passé soit illusoire ? Qu'on ne continue pas ce qui est achevé. Que l'instant qui vient de s'écouler est différent du prochain, que chaque seconde est unique, que le temps nous échappe ?

Elle se ressaisit au bout de quelques instants, parvint à dégager des pistes de solution pour Yasmina qui repartit, avec une énergie qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps.

Ils auraient du s'appeler Mathieu et Barbara : c'étaient les prénoms que Sacha avait choisi pour les deux enfants qu'il souhaitait concevoir avec Mona. Chaque fois qu'il l'évoquait, Mona esquivait. Elle était à l'aise avec les enfants, en avait gardé plus d'un lorsqu'elle était étudiante. Elle se souvenait d'une petite Mariette, hyperactive qui épuisait les baby-sitters mais que Mona était parvenue à détendre, partageant des moments fort agréables avec elle. Elle se remémorait aussi la tendresse

éprouvée avec son neveu, qu'elle avait vue naître et dont elle s'était occupée avant même qu'il fasse ses premiers pas. Les enfants des autres, oui, elle pouvait les chérir. Etre mère, non, elle n'en n'avait aucune envie. Pas le moindre désir ne pointait, alors.

La relation qu'elle vivait maintenant, tumultueuse, passionnée, elle voulait y mettre fin. Cela ne menait nulle part où plutôt cela conduisait à bâtir sur une destruction, celle d'un couple avec un jeune enfant de huit mois. Elle ne voyait pas d'issue.

Elle eut un jour une irrésistible envie de donner corps à l'amour qu'elle avait connu en ayant un enfant. Il consacrerait leur union secrète, elle saurait l'élever seule, elle serait libre. Elle donnerait de l'amour sans rien attendre en retour. C'est ainsi que son désir de maternité lui apparut un matin, tandis qu'elle attendait la venue de l'être aimé.

- je n'ai pas l'énergie de tout recommencer, lui avait-il dit en l'écoutant formuler son souhait

- je ne te demande rien, simplement de le reconnaître et je m'occuperai du reste

- je serai bien obligé de lui en parler, elle ne tiendra pas le choc et je ne peux pas, c'est contraire à mes valeurs

-tes valeurs ?

- oui, le mariage est sacré pour moi

- et avoir une double vie, ce n'est pas désacraliser le mariage ?!

Des discussions animées suivirent, pendant des semaines, des mois.

- Tu as raison, je n'ai pas le droit de t'empêcher d'être mère

Ils choisirent le prénom ensemble et quelques temps plus tard elle lui annonça qu'elle était enceinte. Ils préparèrent la chambre et il ne parvint jamais à se libérer pour l'accompagner chez le médecin. Elle était rayonnante, jamais fatiguée et conduisit sur l'autoroute en direction de l'hôpital, alors que les premières contractions avaient débuté.

C'est une fille. Mona la regarde. Elle la scrute. Ses yeux en amande. Personne dans la famille n'a de tels yeux. Elle compte le nombre de

doigts des mains du bébé et sourit en son for intérieur, de ce réflexe stupide puis regarde à nouveau son visage, rond, aux traits fins avec une peau si douce qu'elle se froterait des heures contre elle.

Oui, les yeux en amande ne sont pas ceux d'un enfant normal.

Elle est mongolienne. Maintenant, elle en est certaine.

Elle n'en dit rien à personne, les visites défilent. Personne ne semble avoir remarqué et pourtant, elle en a la certitude. Elle sombre dans le sommeil .Au petit matin, elle prend l'oreiller et l'appuie fortement sur le visage de cet être qu'elle veut faire disparaître et stoppe un bref instant, en réalisant l'horreur de son geste.

La douleur lui creuse l'intérieur, comme une énorme crevasse au plexus. Sa tête pèse des tonnes, tout son corps est meurtri et elle a envie de hurler parce que les mots sont absents.

Elle avait envie de hurler en ce 14 juillet 1969, mais cela était passé inaperçu. Elle avait mis la musique à tue-tête et sa mère la priait sans cesse de baisser le volume, d'autant qu'elle recevait les condoléances des voisins et des proches. Mona les regardait à peine, tout ce cérémonial lui semblait factice et l'agaçait. Elle s'était ostensiblement vêtue de rouge et restait à l'écart, près du tourne disques, pick-up imposant qui passait d'ordinaire les valse de Chopin, les sonates de Brahms qu'écoutait Charles. Il devait être enterré dans quelques heures.

Mona se tenait immobile devant les visiteurs ; elle chantonnait parce que les mots étaient absents.

- J'ai fait un drôle de rêve ! J'étais entré dans un ordinateur et je ne pouvais plus en ressortir. J'essayais plusieurs combinaisons possibles, mais aucune ne fonctionnait» Mona l'écoutait décrire ce rêve étrange et inquiétant. Ils s'étaient séparés, puis retrouvés. Dès la naissance de Claire, il avait décidé de divorcer et Mona l'en avait empêché. Elle ne voulait ni pitié, ni compassion, ni mansuétude, ni aucun de ces sentiments dégoulinant sur elle.

Elle avait fait sa devise des vers de René Char : *Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder, ils s'habitueront.*

La mère de Mona voua un amour sans bornes pour la petite Claire qui grandit entourée d'une chaleur affective illimitée diffusée par ses parents et sa grand-mère. Des baby-sitters se relayaient parfois, pour laisser le temps à Mona de conduire ses affaires puisqu'elle avait créé une société qui fut florissante pendant les premières années. Claire était une jolie fillette qui rendait au centuple les efforts déployés autour d'elle pour lui ouvrir le monde. Quoique son père fût peu présent au quotidien, elle était choyée et dorlotée en permanence.

- Il faut qu'on se parle, retrouvons-nous chez Toinou à midi

Il lui avait semblé inquiet et n'avait pas souhaité en dire plus. Mona se dirigeait vers le restaurant marseillais prisé pour ses plateaux de coquillages, tout en repensant à l'épreuve qu'il avait traversée moins d'un an auparavant : un cancer du poumon avait failli l'emporter, mais il était maintenant en rémission. Criblé de dettes, son entreprise fermée, il vivait modestement mais cela ne semblait pas l'affecter. Que voulait-il lui dire ? Mona pressait le pas jusqu'à lui.

- on vient de me diagnostiquer une tumeur au cerveau. Je n'en ai peut-être que pour quelques mois. Je voudrais te dire pardon pour le mal que j'ai pu te faire

Ils étaient allés s'allonger après le repas, comme ils le faisaient aux premiers jours.

Trois mois plus tard, il s'en alla. La bonne combinaison avait été trouvée et il put sortir de ce monde.

La régénérescence, contre la démence

Ça part d'un p'tit bout, p'tit bout de rien du tout

Et ça redonne de la brillance

De l'appétit pour tout

La régénérescence, ça te tombe dessus

Signe de la Providence

Ou du grand Manitou

Mona fredonne cette chanson improvisée, dans le sentier qu'elle vient d'emprunter, Claire à ses côtés. Humant le thym, ramassant des pommes de pin, elles marchent légères, Mona et son p'tit bout.

En avant vers l'avenir !

C'était un 1er avril. Mona se souvenait de celui de 1963, lorsque son père était parti tôt le matin, en laissant ce mot sur la table de la cuisine : «attention !n'ouvrez pas les volets, ils ne tiennent pas ! »

Mona, ses sœurs et leur mère étaient donc restées dans la pénombre jusqu'au retour de Charles, contre qui elles avaient pesté : n'était-il pas l'homme de la maison à qui il incombait de tout réparer, tout remettre en état ?! Comment avait-il pu s'en aller, les laissant dans l'incapacité de sortir de la maison ! Elles l'avaient accueilli, la mine maussade, stupéfaites qu'il eût pu entrer, sans faire tomber les lourds volets de bois. Il s'était fendu d'un large sourire et avait longtemps goûté sa blague, en faisant profiter ses amis du quartier. La petite maison ouvrait sur une cour au milieu de laquelle un platane procurait l'ombre et la fraîcheur tant

recherchées pendant les mois d'été. Sur le côté, un bâtiment composé de deux entrées était occupé par des familles, pour la plupart de jeunes couples avec enfants. Il y avait là l'architecte du bâtiment, avec sa femme et ses deux enfants, une autre architecte, avec son mari technicien projeteur de films, et leur fils unique, un médecin du travail et ses cinq enfants, un assureur, des enseignants, un couple de parisiens et leurs deux fils qui venaient au moment du festival de musique. Etait-ce l'époque ou la configuration des lieux ? Il n'était pas nécessaire d'organiser une fête des voisins : chacun se parlait, avait plaisir à partager quelques moments tout en restant discret. Mona jouait avec les enfants des occupants du bâtiment, tous des garçons qui la transformaient en indienne qu'eux, cow boys venaient enlever : ils la considéraient en danger au milieu de terribles Apaches, sans réaliser que le scénario de leur jeu était absurde. Parfois, Mona organisait des enterrements de fourmis ou de pince-oreilles et elle marchait, en tête d'une procession de six ou sept bambins. Il pouvait arriver qu'aucun garçon ne soit là pour jouer : des leçons de piano, des tournois sportifs, ou des sorties en famille pouvaient laisser un grand vide dans la cour. Ainsi, un jour où elle ne savait que faire, elle prit un compas et avec la pointe écrivit dans la roche du bâtiment en grandes lettres : MERDE. Quelques jours plus tard, le conseil des résidents se réunit, rechercha le coupable et l'un des enseignants de l'immeuble (celui-là même que boycottèrent des élèves du lycée militaire où il enseignait) s'approcha vers Mona, menaçant, la sermonnant, persuadé qu'elle était l'auteur du méfait : il l'avait vue, disait-il.

Mona ne refînt que le mot prison dans tous ses propos et en garda longtemps après des frissons. D'autres après-midis sans les garçons pouvaient être l'occasion d'aller avec le voisin projectionniste au cinéma « Rex ». Mona était assise devant la lucarne rectangulaire, avec le sentiment qu'elle était aux premières loges et le vrombissement de l'appareil ne la gênait pas, tant elle était heureuse et fière.

Elle passait aussi de longues heures sous le mûrier du jardin d'une voisine. Sa maison était située juste à côté de celle de Mona et l'occupante des lieux ne s'était ni mariée ni n'était mère. C'était une femme très douce et l'intérieur cossu de sa demeure plaisait à Mona.

Elles passaient de longs moments ensemble à confectionner des robes de poupée.

Ce 1er avril- là, Mona déambulait dans les rue d'Aix quand tout à coup elle croisa Gabriel l'énomouré, comme elle l'avait secrètement surnommé, depuis leur aventure de jeunesse, au début des années soixante dix. Il avait gardé le même attrait : un éclat dans son regard clair, à la fois intense comme s'il n'avait d'yeux que pour elle et rêveur, absent dans l'instant suivant. D'une timidité excessive, tantôt il l'agaçait tantôt elle fondait car elle lui attribuait une authenticité rare. Peu d'hommes lui avaient parlé de leurs peurs ou de leurs faiblesses : c'est pourquoi elle trouvait en ce Gabriel une originalité qui l'attirait. Etudiant aux Beaux-arts, il devait être peintre plus tard. Près de trente ans s'étaient écoulés et elle le revoyait aujourd'hui. D'une voix mal assurée, il lui avait proposée d'aller s'asseoir à la table d'un café. Il peignait un peu, était machiniste dans des théâtres : cela lui laissait beaucoup de temps pour flâner, lire, écouter de la musique, loin des contingences matérielles, d'un rythme accéléré par des horaires contraignants. Il vivait en marge de la société de consommation, comme lorsqu'elle l'avait connu et il la regardait avec la même passion. Ils se retrouvaient alors dans la maison familiale rue des Frères Gris et tandis que ses parents se tenaient à l'étage, ils s'ébattaient en dessous. Ils évoquèrent le temps passé, puis s'en allèrent chacun de leur côté. Quelques mois plus tard, alors qu'elle était avec Claire au corso du carnaval, Mona l'aperçut. Ils eurent une nouvelle amourette pendant deux ans

Avenue de l'Europe

Je hasarde sur le trottoir...

Trop tard pour bazarder

Le destin...Dans le carnaval

Passé je m'enveloppe

Et pousse le heurtoir

Du jeu de l'Amour hagard,

Des envies de cavales...

Près de l'Opéra Mirabeau

Faut-il que je me souviene

Des doux émois légers,

Du tendre damoiseau

Devant l'ingrate sirène,

De ce délicieux passé ?

Virevoltent les amants d'antan,

Sarabandes palpitantes, instants

D'éternité, tendres étrennés,

Suaves moments sauvés...

Chemin des Frères Gris

Je vagabonde et lâche prise

Dans la chaleur d'un été

Grisant quand tout était permis...

Croisée des chemins de vies,

Balades sans valises,

Haltes hors du temps passé,
Présent radieux à venir...

Point de soupirs
Sur les poussières d'anges,
Sur les graines de fable, l'étrange
Empreinte de l'immuable...

Que vive le souffle de l'ineffable !

Une petite brume recouvre la campagne ce matin-là. Mona ouvre les volets de la grande bâtisse qu'elle occupe à l'entrée du village de Vauvenargues. Cinq familles pourraient y cohabiter aisément tant l'espace est vaste. Salon de réception, petit salon, chambres en haut en bas, sur les côtés, dépendances.

- Vous ne vous sentez pas un peu perdues, ici, Claire et toi ? Tu n'as pas peur, toute seule ?

Immanquablement, ces questions revenaient. Perdue, craintive, elle ?! Quelle drôle d'idée ! Elle enfila une robe de chambre et s'assit près de la roseraie pour boire son café, face à la pinède qui fait face à l'une des

ailles de la maison. Elles iraient y pique-niquer avec Claire, tout à l'heure. En ce début de week-end, elles ont tout leur temps pour se faire plaisir. Tout en se préparant, Mona fredonne « *dans la vie faut pas s'en faire, moi je ne m'en fais pas, toutes ces petites misères seront passagères tout ça s'arrangera...Je n'ai pas un caractère à me faire du tracas, croyez-moi sur terre, faut jamais s'en faire Moi je ne m'en fais pas* » Depuis son enfance, cet air lui trotte dans la tête. Une méthode Coué spontanée, qui chasse en quelques notes les questions sans réponse, les tourments, les brumes de l'esprit. Claire venait de se réveiller, le ciel s'était éclairci, une nouvelle journée commençait.

Mona prépare tranquillement le petit déjeuner pour Claire, comme elle le fait tous les jours, depuis sa naissance, toujours dans le calme. Elle se souvient des réveils de son enfance, lorsque sa mère pénétrait brutalement dans la chambre, ouvrait brusquement les volets et annonçait avec force le programme des tâches ménagères à partager entre les trois filles. La douceur et la tendresse maternelle était engloutie par un quotidien harassant qui poussait parfois à bout la mère de Mona et pesait lourd sur chacun. Par bonheur, il y avait quelques doux matins, le dimanche. Mona se revoyait dans son lit, entourée des revues de Mickey, transportée dans les aventures avec les Rappetout. Un peu plus tard, c'est en lisant en cachette Madame Bovary et Caroline Chérie, qu'elle prolongeait le plaisir de s'évader. Claire aurait des matins paisibles, des jours d'Amour.

- Certains trisomiques sont programmés pour savoir lire et écrire, d'autres non. Votre fille entre la deuxième catégorie

Mona écoute l'orthophoniste qui dispense des séances à Claire dans l'institution qu'elle fréquente en journée. Elle reste sans voix tant ce qu'elle vient d'entendre lui semble absurde. Elle observera longtemps encore ce curieux besoin qu'ont certains professionnels de l'éducation spécialisée de ne pas « donner de faux espoirs aux familles ».

Après avoir fréquenté l'école maternelle, puis une classe intégrée dans un collège, Claire s'est retrouvée avec « ses pairs », comme l'avait conseillée une psychologue que Mona avait consultée, dans un établissement spécialisé. Mona apprit à connaître d'autres enfants

trisomiques et découvrit le monde du handicap. Un univers de paradoxes, d'avancées et de reculs, d'entraide et de *sauve-qui-peut*, sorte d'égoïsmes primaires qui poussent certaines familles à se battre pour que leur enfant ait une place. Un univers de *femmes courage*.

Mona en a manqué plus d'une fois, de courage. Un soir d'hiver, elle s'était arrêtée devant une jeune fille, assise par terre, s'appêtant à passer la nuit dehors. Tout en lui parlant, elle avait songé à l'accueillir chez elle pour la nuit mais elle ne l'avait pas fait : peur de la saleté qu'elle imaginait collant à ses vêtements, contrastant avec l'univers aseptisé de Claire, lâcheté... Elle était allée chercher un manteau molletonné et le lui avait donné le soir même. Le large sourire de la jeune fille l'avait apaisé. Mona s'en était allée, plus légère, se répétant qu'après tout, on ne peut pas prendre sur soi toute la misère humaine. Et que les pouvoirs publics étaient là pour ça, les cotisations servant à aider la collectivité...

Pouvoirs publics... à peine le vocable prononcé, « *This is the end, my friend* » de Jim Morrison résonne à l'oreille de Mona... Depuis des mois, son entreprise décline, ses économies ont fondu et elle a cherché de l'aide. Les portes des pouvoirs publics se sont ouvertes, puis refermées, puis...

On peut tous tomber dans la précarité ! avait lancé un représentant associatif investi dans l'aide aux sans-abris, alerte au début des difficultés de Mona, puis ayant trop à faire ailleurs....

Lorsqu'elles étaient revenues de l'enterrement de Charles, la mère et les sœurs de Mona s'étaient réunies. La situation matérielle n'était pas brillante. Il faudrait peut-être envisager de déménager et aller vivre en HLM. Ces trois lettres venaient de se planter comme des aiguilles dans les oreilles de Mona, avec une résonance lancinante.

Il n'en fut rien, la demeure familiale fut achetée : les crédits étaient accessibles à cette époque pour les couches moyennes. Sacha n'avait pas tort, Mona avait été élevée dans une famille de petits bourgeois, craignant la pauvreté, désirant paraître avant tout. L'orgueil fut longtemps un moteur pour la mère de Mona : faire aussi bien que les voisins, mieux encore. Leur faire envie avec une nouvelle voiture, ou avec de nouvelles plantations dans le jardinet qui entourait la maison.

Elle prêtait au voisinage toutes sortes de pensées et semblait oublier parfois qu'il n'avait pas les yeux rivés sur sa personne. S'intégrer au groupe de cette classe moyenne poussait la mère de Mona à décupler une solide énergie : pour payer les traites de la maison, elle dut travailler pendant plusieurs années jour et nuit sans laisser paraître la fatigue ressentie. Lorsqu'elle décida de se remarier moins d'un an après le décès de Charles, Mona fut d'abord furieuse contre sa mère, puis comprit plus tard qu'il s'agissait pour elle de prendre du répit.

Les sœurs de Mona, plus âgées, étaient parties de la maison. Sa mère avait rejoint son deuxième mari dans un village du haut Var et Mona se retrouvait seule, à l'âge de quinze ans. Elle en paraissait presque vingt, sans doute par le sérieux de son regard, toujours maquillé. Elle avait commencé à allonger ses cils et à farder ses paupières quelques années plus tôt, ce qui lui valu d'être violemment poussée par son professeur de lycée, jusqu'à la fontaine du lycée : l'enseignante avait eu un accès de colère démesurée et Mona avait dû s'exécuter sous le regard stupéfait et apeuré des élèves.

Très vite, Mona accueillit chez elle des amies puis les couples qui se formaient. On venait danser, boire, fumer. Tout ce joyeux monde emplissait le vide laissé par la mort de Charles. Mona s'attendait à le voir apparaître à chaque instant, lui disant « *Enfin de retour !* » comme il l'avait dit si souvent, lors de ses séjours à l'hôpital, qui duraient parfois de longues semaines.

Ainsi, malgré l'atmosphère joyeuse qui régnait chez elle avec une faune de jeunes *peace and love*, elle était parfois submergée par le chagrin et la douloureuse sensation de vide qui lui nouait la gorge. Elle sortit, un soir de solitude trop lourde et alla s'asseoir au comptoir d'une brasserie, pour y voir des visages, entendre des voix. Elle fut vite accostée par une femme lui proposant d'aller rejoindre des amis au Big Ben à Cassis, un night club dont elle avait entendu parler. Cheveux noirs coupés à la garçonne avec un fin dégradé, la femme devait avoir un peu plus de trente ans. Mona hésita et fut sur le point d'accepter la proposition. Elle déclina néanmoins dans les secondes qui suivirent.

Elle apprit plus tard que cette femme fut arrêtée : c'était une rabatteuse pour un réseau de proxénètes.

En un instant, Mona avait pris la décision de ne pas suivre cette femme. Qu'aurait-il advenu d'elle si elle avait choisi l'autre option ?

- *Nous avons besoin d'une personne en Yougoslavie, ça vous dit ? Il faudrait partir dans deux jours.*

C'était en 1977. Mona s'était rendue à la Tour Maine Montparnasse pour y rencontrer la responsable de l'agence de tourisme. **En un instant** elle avait pris sa décision et s'était envolée, un 1er avril.

- *Je t'ai apporté une liste de pouponnières, tu peux abandonner le bébé, si tu veux.*

C'était ce qu'avait dit la sœur de Mona, lui rendant visite à la maternité de l'hôpital.

En un instant, elle avait compris que l'enfant serait là pour la vie et que l'abandon ne résolvait rien : où qu'il soit, sa présence aurait empli sa vie.

Un souffle divin passe sur nos vie : celui du dieu grec *Kairos*...

Féconder le passé et enfanter l'avenir que tel soit mon présent

Ainsi parlait Zarathoustra

Nietzsche

Claire est assise aux côtés de Mona, dans l'avion qui les conduit à Bordeaux. Elle est radieuse, toujours enthousiaste pour de nouvelles sensations et la découverte de nouveaux lieux. Elles font une halte dans un bel hôtel de Bordeaux et s'approchent de la réception. La directrice, une élégante jeune femme vient à leur rencontre .En se rapprochant de

Mona, son visage s'éclaire. Dans un français légèrement teinté d'accent slave, elle lui lance :

- *Comme cela me fait plaisir de vous voir ! Vous vous souvenez de moi ? Yasmina...*

Mona ne l'avait pas oubliée, elle se souvenait du courage de cette femme en apparence si frêle. Yasmina lui relata rapidement et discrètement son parcours depuis son arrivée en France. Elle avait pris la direction de cet hôtel l'année précédente, s'était mariée et avait un enfant dont sa mère, Ana, s'occupait souvent. C'était un petit garçon qui portait un prénom croate : Viéran. *Cela signifie fidèle, en français*, avait précisé Yasmina, en renouvelant sa gratitude pour les précieux conseils que Mona lui avait prodigué, lorsqu'elle l'avait reçue. Ce n'était pas la première fois que Mona recevait des louanges. Elle en était flattée, mais surtout étonnée car elle faisait son métier avec cœur et conscience professionnelle, naturellement. Elle aimait mettre les individus en relation, créer des liens, tisser des réseaux d'entraide et d'action. Ainsi se sentait-elle utile à autrui et tout cela avait un sens. Lorsqu'elle fut confrontée par deux fois à la fermeture de son entreprise, Mona découvrit que les mains tendues, les liens tissés ne venaient pas forcément de ceux que l'on attendait. Elle en fut blessée un instant, puis les êtres qui la laissèrent à ses difficultés devinrent transparents, inconsistants et ils n'occupèrent plus ses pensées.

Des fantômes divers allaient et venaient autour d'elle, certains étaient des anges, d'autres des blattes.

Mona vient de rentrer, chargée de paniers de courses que Claire range dans la cuisine. Elle se sent lasse, mais n'en laisse rien paraître. Le poids des années a empâté sa silhouette et alourdi ses paupières, mais tout au fond d'elle brille une flamme, une veilleuse semblable à celle qui brûle en permanence pour les défunts et qui la maintient vaillante, pleine d'ardeur pour la Vie.

Mesa Mustanovic était natif de Mostar, petite ville traversée par le fleuve de la Neretva, au creux de montagnes. Comme la plupart des jeunes, il sauta du haut du pont pour être *consacré homme*. Il en avait gardé longtemps en mémoire le choc ressenti. Une jeune fille avait couru vers lui, une couverture à la main dont elle l'avait aussitôt enveloppé. Elle devint sa femme et ils s'installèrent sur les terres de sa famille, dans le village voisin. Mesa vivait dans un ascétisme prôné par le soufisme et sa femme s'en était accommodée. Ils avaient eu de beaux garçons et des petits-enfants. La famille avait vécu en harmonie, perpétuant des croyances de tolérance et d'élévation spirituelle. Leur fille Ana. était leur fierté. De taille plutôt grande, élancée, son visage aux traits fins dégageait une bonté et une tendresse comme faisant partie de sa personne tout entière : on l'imaginait incapable de hausser le ton et de se mettre en colère. C'est pourtant ce qu'elle fit lorsque les agents du parti en charge d'exécuter la réforme agraire vinrent lui retirer des terres, qui depuis des siècles avaient été cultivées par sa famille. C'était comme

un arrachement d'une partie d'elle-même, une amputation sordide. Le jeune agent en chef, un certain Sacha, avait été intransigeant, sourd à ses supplications. C'est ce qu'elle fit encore, quand sa fille Yasmina rencontra un jeune croate. Elle en avait été furieuse et avait trouvé un bref apaisement à l'idée que Selim, son mari n'étant plus de ce monde, il n'assistait pas à la folie de sa fille. Ses fils étaient partis aujourd'hui, dans *un ailleurs* qu'elle imaginait léger et verdoyant, serein et paisible : un jardin d'Eden regorgeant de fruits d'amour tout puissant. Les actes sanglants qu'ils avaient commis dépassaient son entendement. Ils s'étaient figés dans un coin de son esprit et elles avaient enveloppés d'une couverture épaisse tissée de déni.

Viéran épousa une italienne, de quinze ans son aînée. Fille d'un homme d'affaires, elle vivait dans une aisance matérielle qui permettait à Viéran de mener une existence marquée davantage par la fête que le labeur. Il lui était souvent infidèle, ce qu'elle feignait de ne pas savoir. Le seul regret de Viéran : ne pas avoir eu d'enfant.

Naître, c'est seulement commencer à mourir

Théophile Gautier

- *Je vous remercie de votre attention !* C'est ainsi que Fabrice Marin avait conclu son séminaire. Les applaudissements retentissaient jusqu'au hall de l'hôtel Plaja où des chercheurs s'étaient massés. Ils venaient de tous les continents pour participer à ce symposium.

Fabrice Marin avait débuté des études de médecine. Un voyage en Amazonie, un autre en Nouvelle Calédonie, les lectures d'un médecin militaire yougoslave qui put sauver plus de quatre mille blessés grâce aux plantes, l'avait conduit à se passionner pour l'étude des herbes médicinales. A seulement vingt huit ans, il avait acquis une notoriété

dans la recherche des molécules issues des plantes de l'Amazonie péruvienne qui intéressait l'industrie pharmaceutique, thème de son exposé d'aujourd'hui. Malgré le profond intérêt qu'il portait à son travail, il parvenait difficilement à chasser de son esprit les révélations récentes que ses parents lui avaient fait, quelques jours auparavant. La colère se mêlait au malaise éprouvé : comment avaient-ils pu attendre si longtemps !

Son père avait plus de quatre-vingts ans et son état de santé s'aggravait ces derniers mois. Il devait entrer dans un EHPAD prochainement et c'était un bouleversement pour sa mère qui lui était profondément attachée. Était-ce pour cette raison qu'elle avait demandé à Fabrice de venir chez eux ?

- *Nous avons quelque chose à te dire*

Il avait du se contenter de cette phrase laconique au téléphone, tout en percevant une solennité inhabituelle. Allaient-ils à nouveau lui parler de leur souhait qu'il se *fixe*, qu'il se marie ? Il ne savait dire d'où lui venait cet agacement qu'ils provoquaient parfois chez lui, quoiqu'il éprouvât une tendresse et un respect pour ses parents qui avaient toujours satisfaits ses moindres désirs.

Se fixer ! C'était tout le contraire qu'il recherchait auprès des femmes. Elles étaient pour lui un autre domaine de recherche, un univers d'investigations sans limites. Les coquettes, les capricieuses, les femmes-enfants l'amusaient. Les femmes fortes, indépendantes, entières, l'intriguaient. Non, se fixer, il n'en n'avait aucune envie. Lorsque certaines prononçaient le fameux « *je t'aime, je veux vivre avec toi* », il fuyait.

Ils avaient attendu qu'il soit assis dans le fauteuil crapaud du salon, un verre de digestif à la main. C'était de l'eau-de-vie de prunes, qu'il goûtait particulièrement et qu'un ami lui avait fait découvrir, un soir de fête. Lorsqu'il en avait ramené une bouteille chez lui, il n'avait pas compris la gêne dans les yeux de ses parents et les avaient rassurés sur-le-champ : il n'allait pas sombrer dans l'alcoolisme, seulement remplacer occasionnellement l'Armagnac qui clôturait régulièrement les repas de famille.

- Nous n'avons rien dit jusqu'ici pour te protéger...

Ils avaient poursuivi par le récit de leur rencontre, leur souhait d'avoir un enfant, les tentatives de procréation médicalement assistée puis l'adoption. Il avait été adopté ! Sa mère était une femme bosniaque. Il n'entendit que le prénom Yasmina. Elle avait eu une liaison avec un homme qui n'avait pas souhaité fonder une famille avec elle et dont ils avaient peu d'informations. Il était atterré.

Sa mère avait une boîte posée sur ses genoux. Elle en sortit des lettres et des photos. Elle tendit à Fabrice un portrait de Yasmina. Quand il eut la photo entre les mains, il ressentit un tremblement intérieur, des sanglots retenus au fin fond de lui-même. Pour la première fois de sa vie, il s'effondrait.

Fabrice sirotait son eau-de-vie favorite au comptoir de l'hôtel en regardant la faune des touristes aller et venir. Un homme vint s'asseoir à ses côtés. Il engagea rapidement la conversation avec une sorte de faconde italienne en mêlant le geste à la parole. Originaire d'une région croate, la Dalmatie, il n'y séjournait que par intermittence, vivant à Rome la plupart du temps. Fabrice trouvait la compagnie de cet homme agréable et les quelques propos échangés faisaient une diversion bien opportune. La photo de Yasmina s'estompait dans sa tête et l'eau-de-vie l'étourdissait légèrement. L'homme secondait un peu sa femme aux commandes d'une entreprise qui commercialisait des produits cosmétiques et phytosanitaires. Quoique Fabrice ait tenté de lui exprimer que le champ de ses recherches était éloigné de la cosmétologie, l'homme prit congé en l'invitant à venir chez lui à Rome. Il l'y accueillerait volontiers et ils pourraient parler affaires, avait-il ajouté en tendant une carte de visite. On pouvait y lire Viéran Horvat.

Fabrice était allé se reposer dans sa chambre. Il s'était assoupi un moment et à son réveil, lancinante, la photo de Yasmina avait réapparu devant ses yeux : il fallait qu'il retrouve cette Yasmina Delic, qu'il la voit, lui parle. Il fit ainsi un long périple dans les ambassades et consulats, mais en vain.

Il ne sut pas que la chambre qu'il avait occupée pendant ces quelques jours passés à l'hôtel Plaja avait été nettoyée autrefois, par Yasmina. Il ne sut pas que cet homme avenant croisé au bar était son père. Il

ignorait que quelque part à Bordeaux, un petit garçon rêvait d'un grand frère.

Nous traversons la vie comme des croisés

La distinction entre le passé, le présent, le futur n'est qu'une illusion, aussi tenace soit-elle.

A. Einstein ; «Discours et entretiens»

Cela fait quelques années déjà que le croiseur Colbert n'est plus amarré à Bordeaux. Yasmina avait été éblouie par la visite, qu'elle avait faite aux bras de son mari, de l'appartement de l'amiral où des toiles de Matisse, Rouault, Dufy étaient accrochées. Des fausses fenêtres encadraient une cheminée factice. Elle avait trouvé cela bien étonnant...

Vrai, faux...Aujourd'hui, parfois elle a la sensation que le réel et l'imaginaire fusionnent : a-t-elle vraiment vécu dans ce petit village boueux autrefois ? A-t-elle été recherchée par des policiers qui la croyaient complice d'attentats ? A-t-elle signé, un matin de janvier, un formulaire d'abandon d'un petit garçon, que sa nouvelle famille avait appelé Fabrice ? Tout cela était-il réel ? Illusion ?

Elle regarde l'homme qui partage sa vie mais pas son lourd secret. Comment réagirait-il s'il apprenait l'existence de Fabrice ?

Il y a un temps pour déchirer, et un temps pour coudre ; un temps pour se taire, le temps pour parler n'était pas encore venu, pensait Yasmina.

Ana venait de pousser la lourde porte de l'entrée et pénétrait dans la cuisine. Elle passerait la journée avec Viéran, tandis que Yasmina et Jean iraient se détendre chez des amis. La veille, elle avait cuisiné un *sogan dolma*, des oignons farcis nappés d'une sauce dont elle seule avait le secret. Son petit-fils raffolait de ce plat bosniaque et cela la réjouissait. La vie d'Ana était suspendue au fil des émotions de cet enfant, tantôt l'emplissant d'un élan indescriptible, d'une allégresse tonique, tantôt la faisant sombrer dans un abîme paralysant. Elle vivait au rythme des joies et des peines de cet enfant. Comme tous les enfants, Viéran avait beau être choyé et chéri chez lui, il lui arrivait parfois de rentrer de l'école en pleurs, à cause de rixes ou de railleries avec les plus grands. Ana redoublait alors de tendresse et déployait d'innombrables stratagèmes pour le divertir. Cela avait pour effet, bien souvent d'agacer Yasmina qui considérait que Viéran devait apprendre à affronter l'adversité. Ils lui arrivaient de se disputer violemment et devant ce spectacle les pleurs de Viéran s'intensifiaient alors. Il lui était devenu plus agréable d'être seul avec sa grand-mère ou avec sa mère qu'avec les deux femmes. Ainsi, ce jour-là, il se fit dorloter avec bonheur par Ana.

Fabrice avait accepté avec plaisir de participer à un congrès à Rome. Il s'affairait dans sa chambre, à préparer sa valise lorsqu'il se souvint de cet homme qu'il avait croisé la saison dernière dans un hôtel de Croatie. Il pourrait lui rendre visite à Rome et pourrait peut-être lui parler de la Bosnie. Comment n'y avait-il pas pensé, alors ? Il était alors sous le choc. Le temps avait fait son œuvre, il s'était ressaisi, mais son désir de retrouver Yasmina, de la voir, de lui parler était intact.

Rome bouillonnait de monde, à pied, en voiture, en scooters. Fabrice avait hâte de se poser dans un lieu paisible et se dirigeait vers un hôtel proche de la Piazza Navona. Lorsqu'il y fut installé, il composa le numéro de Viéran Horvat. Celui-ci vint chercher Fabrice le lendemain pour l'emmener déjeuner dans un restaurant couru de la capitale. Les deux hommes conversaient comme s'ils s'étaient connus depuis longtemps et s'en étonnaient tous deux. Vint l'instant où Fabrice révéla sa quête. Il fit une description de Yasmina, puis s'interrompit en sortant la photo qu'il conservait toujours sur lui. Il la tendit à Viéran.

Celui-ci blêmit, leva un regard perçant vers Fabrice, puis avala d'un trait le contenu de son verre de vin.

Il révéla la liaison qu'il avait eue avec Yasmina, vue pour la dernière fois alors qu'elle était femme de chambre à l'hôtel Plaja.

Fabrice tremblait en écoutant cet homme. Tout se brouillait à nouveau dans son esprit. Il n'avait pas cherché à connaître son père et il l'avait maintenant face à lui, attiré depuis le premier instant comme si un fil invisible les avait relié depuis toujours. Il éprouvait une joie mêlée de dépit car il s'était peu préoccupé de Yasmina. Une brume épaisse et

collante envahissait son cerveau. Les deux hommes se quittèrent après une embrassade un peu gauche et décidèrent de se retrouver le lendemain. Viéran aiderait Fabrice à retrouver Yasmina.

Ce fut long. Des années s'écoulèrent, lorsque Fabrice reçut un jour un appel de Viéran.

- Elle est à Bordeaux !

Fabrice arriva un matin de janvier devant la maison de Yasmina.

Quand elle lui ouvrit, il fut immobilisé par l'expression de son beau regard sombre. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et le temps s'arrêta, enfin.

Guillaume Lacroix referme le livre « Les maux croisés » et regarde autour de lui l'amoncellement d'objets disparates qu'il lui faudrait trier.

Depuis peu à la retraite, il s'investit comme représentant d'une association tutélaire et cette nouvelle activité lui tient à cœur. Ou plutôt, son cœur est tenu par ces majeurs protégés, que la loi qualifie de « vulnérables »...Récemment, il s'est affronté à la direction d'un établissement qui, par manque de personnel, ne permettait aux personnes de se laver que deux fois par semaine. Dans un autre, il avait constaté que l'on changeait les incontinents dans leur sommeil, parce que l'équipe de jour se refusait à accomplir cette tâche. Il lui arrive souvent de partir en croisade, ou de jouer les don Quichotte. Ses efforts sont souvent payants et l'encouragent à persévérer. Le petit manuscrit qu'il vient de lire se trouvait parmi les effets personnels d'une résidente, handicapée mentale, qui s'était éteinte quelques semaines plus tôt. Il n'avait pas été surpris, car elle s'était affaiblie et s'était peu à peu enfermée dans son monde. Qui était l'auteur de ces feuillets ? Était-ce totalement une fiction ou était-ce basé sur des faits réels ?

Guillaume Lacroix reprend le fascicule, dont l'apparence évoque plus un rapport qu'un roman : moins de cent pages en reliure encollée de couleur bordeaux. Il feuillette rapidement l'ensemble, machinalement, lorsqu'il s'aperçoit que les deux dernières pages sont collées. Ne parvenant pas à les séparer, il s'apprête à prendre un coupe-papier lorsque le téléphone sonne.

- Tu n'oublies pas la soirée de mercredi!
- Non, bien sûr ! j'y serai...
- Je te dérange, peut-être, tu n'es pas seul ?
- Non, enfin si ! Non, tu ne me déranges pas, si, je suis seul !

Guillaume Lacroix avait bredouillé, car son esprit était absorbé par le petit manuscrit, sans qu'il ne puisse dire pourquoi.

-Bon, en tout cas, on compte sur toi ...

- J'y serai !

Il avait répondu avec une telle énergie que son interlocuteur avait raccroché.

Guillaume Lacroix se dirigea vers son bureau, saisit le coupe-papier et retourna s'asseoir dans le fauteuil du salon, face à la table basse sur laquelle il avait posé le petit manuscrit. Il détacha les deux derniers feuillets.

Il découvrit un dessin d'enfant, avec une explosion de couleurs: un grand soleil, bordé de cœurs et de fleurs et ce mot « mamandamour ».

Il comprit que la résidente avait conservé le petit livre parce que sa mère en était l'auteur

Un homme qui écrit n'est jamais seul

Paul Valéry

- Merci, les gars, vous avez fait du bon boulot ! Guillaume Lacroix raccompagne les bénévoles d'une association aidant à se débarrasser d'objets divers. La plupart du temps du temps, ceux-ci connaissent une deuxième vie, étaient réparés puis donnés. *Les objets aussi ont un cycle de croisés*, pensa Guillaume, avant de ressaisir et de réfreiner un instant de sentimentalisme que lui-même qualifia aussitôt de mièvre.

Il ne leur avait pas laissé le petit manuscrit.

Appendice

Apprendre à détourner les yeux de soi-même pour voir beaucoup de choses. Cette dureté est nécessaire à tous ceux qui gravissent des montagnes.

Ainsi parlait Zarathoustra - Friedrich Nietzsche

Un dédale de couloirs aux murs repeints de tons vifs, turquoise et orange conduit au bureau du docteur Patnya. Avant d'y accéder, il faut traverser une salle où s'entassaient les patients déposés en urgence. Alités sur des brancards, gémissant ou le regard hagard, certains portent sur leur visage et sur leur corps les traces de heurts ou traumatismes divers, de chutes, de coups..Ecchymoses et blessures sanglantes dégagent une faible odeur âcre qui se mêle à celle de l'alcool et des désinfectants. La traversée se fait à la hâte, comme si l'on craignait qu'une main ballante ne s'anime de dessous un drap posé sur un patient et ne vienne s'agripper à la nôtre pour nous entraîner dans cet état d'entre-deux, ni dedans, ni dehors. En attente de *prise en charge*, de soins, d'opération, de cure, de prise en mains.

Maintes fois j'ai marché dans ces couloirs en accélérant le pas, regardant droit devant moi...

Ce matin là, j'étais à quelques pas du bureau du dr Patnya lorsque je m'arrêtai net.

Elle avançait vers moi, tremblante, d'un pas hésitant, s'accrochant au bras d'une femme d'un âge mûr aux traits marqués par une profonde lassitude. Elle avait le visage rond, un nez minuscule et des yeux d'un bleu sombre qui me fixaient avec une intense gravité. Pourquoi la détresse de ce tandem me glaçait-elle ? J'essayais de détourner le regard mais constatais avec effroi qu'il m'était impossible de diriger ma vue ailleurs.